

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## PERMISSIONNAIRE DU NOUVEL AN



LE DERNIER JOUR DE 1916



LE PREMIER JOUR DE 1917

Particulièrement heureux sont les poilus de qui la permission coïncide avec la naissance de la nouvelle année. Quel émouvant contraste pour eux entre la tranchée, où ils étaient hier encore, et le foyer familial où, en arrivant, ils trouvèrent près de maman, Bébé, soldat lui aussi, et jouant depuis Noël avec ses cadeaux... militaires comme il convient. Et quels vœux ardents d'assurer ce souriant bonheur par une prompte victoire !



# 1916 et 1917

Si nous cherchons à découvrir la caractéristique de l'année qui se ferme et les auspices sous lesquels s'ouvre l'an nouveau, nous trouvons ceci : 1916 aura convaincu les Allemands de l'impossibilité de terminer la guerre, comme ils y avaient compté, par la force de leurs armes et par leur victoire. Cette pénible conviction de leur échec, acquise désormais pour eux, les a déterminés à parler les premiers de paix. La même certitude a déterminé les Alliés à repousser leur proposition. Le hasard a même très-bien fait les choses en apportant, à la date du 31 décembre, la réponse de l'Entente aux ouvertures du chancelier. L'effort militaire déployé, les résultats obtenus pendant le courant de l'année ont permis aux Alliés de rejeter l'offre de l'Allemagne au jour culminant de l'année. Nous avons le droit de voir là un véritable symbole et comme un signe du destin.

Tous les Allemands savent par cœur une fable de Goethe qui s'appelle *l'Apprenti magicien*. Le jeune élève en sorcellerie, un jour que son maître est sorti, s'avise de faire déborder la rivière par une incantation magique pour nettoyer le jardin. Mais, s'il connaît le mot qui fait sortir les rivières de leur lit, il ne sait pas celui qui les y fait rentrer. En sorte que le torrent emporte tout : le verger, la maison et même l'apprenti... Il y a peut-être des Allemands à l'esprit de qui cette moralité de Goethe sera redevenue présente. Ils doivent s'apercevoir aujourd'hui que si leur empereur et leur chancelier savent la formule qui ouvre les portes du temple de la Guerre ils ne possèdent pas celle qui les clôt.

L'échec de l'armée allemande devant Verdun, malgré l'effort gigantesque qu'elle a fourni, les sacrifices effrayants auxquels elle s'est résignée, est peut-être, à cet égard, le fait décisif de l'année. Parmi tous ceux que les douze mois ont produits, c'est celui qui nous apparaît et qui apparaîtra, croyons-nous, l'histoire comme ayant entraîné, pour l'avenir prochain, les conséquences les plus étendues.

Il faut toujours se dire qu'à la guerre ce sont les faits militaires qui comptent le plus : cette vérité première, cette sorte de vérité de La Palisse, n'est pourtant pas toujours aussi généralement reconnue qu'on le croirait. Beaucoup d'esprits sont portés à croire que le conflit européen prendra fin par les difficultés économiques dont souffrent nos ennemis. Ces difficultés sont réelles. Elles n'ont fait que s'accroître au cours de cette année. Elles pèsent lourdement, en Allemagne et en Autriche, sur la vie publique, sur tous les ressorts de l'Etat et de la nation. Elles oppriment les individus et elles imposent aux gouvernements des problèmes de plus en plus graves, des tâches de plus en plus écrasantes. Mais c'est justement pour résoudre ces problèmes, pour surmonter ces obstacles que des résultats militaires sont cherchés. L'Allemagne les a cherchés à tout prix. Elle ne les a pas obtenus sur notre front. Voilà ce qui est essentiel.

La disette, la pénurie des approvisionnements et des matières premières, les embarras financiers, l'affaiblissement physique et moral qui s'ensuit pour le peuple allemand sont d'importants facteurs de cette guerre. Mais la faim, le ralentissement de la vie économique, l'approvisionnement même de la banqueroute ne sont que des éléments secondaires qui, pour produire tout leur effet, ont besoin de se traduire en événements militaires. Comme le fameux général Hiver dont parlent les Russes, Manque-de-Pain, Manque-de-Graisse, Manque-d'Argent sont des généraux qui travaillent pour les Alliés. Mais ils travaillent comme des généraux auxiliaires. Ce sont nos généraux de chair et d'os, ce sont les chefs dont nous savons tous les noms, c'est la foule anonyme des soldats qui apportent les décisions véritables et qui exploitent efficacement toutes les faiblesses de l'ennemi.

Et c'est justement parce que l'Allemagne sait bien que tout ce qui diminue ses forces au dedans doit avoir une répercussion, et une répercussion fatale, sur le cours de la guerre, qu'elle tente aujourd'hui le possible et l'impossible pour faire la paix. Elle le sait si bien qu'elle réserve, autant que ses ressources alimentaires le lui permettent, une meilleure nourriture à ses combattants : de leur solidité dépend son salut.

L'Allemagne a essayé, elle essaiera encore de sortir par des manœuvres diplomatiques de la guerre qu'elle a voulue et dont elle ne veut plus ; 1916 l'aura également convaincue de l'inutilité de ses efforts. Elle a tenté la paix séparée avec la Russie. Elle a multiplié les intrigues pour amener nos alliés à renoncer à la

partie. Elle a échoué. Elle s'est heurtée à la loyauté de l'empereur Nicolas II et du peuple russe. Elle n'a plus l'espoir de diviser les Alliés, et c'est à eux tous, c'est à leur bloc qu'elle a dû s'adresser, quoi qu'elle en ait dit, en apportant, le 12 décembre, ses prétendues offres de paix.

Voilà encore un des grands résultats que 1916 aura apportés et qui éclipsent tout le reste. Il est vrai que sur certains points, en Roumanie par exemple, la guerre nous a valu des mécomptes d'autant plus sensibles pour nous qu'ils atteignent des amis généreux. Mais les mécomptes sont inévitables à la guerre : il s'agit seulement de les compenser par ailleurs et d'avoir la certitude de les réparer. De la Marne à Verdun, l'Allemagne en a subi de douloureux et qui, ceux-là, ne sont pas réparables. Pour 1917, il ne lui reste plus qu'à vider jusqu'à la lie la coupe qu'en 1914 elle avait vue remplie du vin de la victoire.

Jacques Bainville.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Il y a réellement, semble-t-il, un meilleur emploi à tirer des « groupards », des condamnés le droit commun qui font partie des « groupes spéciaux », et qu'on tient écartés des champs de bataille de France.*

*Au Maroc, ils sont assez nombreux pour constituer une division.*

*Mais ne croyez pas que je réclame la formation de cette division, bien que les « joyeux » m'en ont montré, à Arras et sur l'Yser, que, même rassemblés en bataillons, ils étaient de rudes soldats ! Je répète qu'il convient de faire un riage.*

*On laisserait de côté les incorrigibles, les trop fortes têtes, ceux dont les condamnations ont un caractère particulièrement grave. On pourrait, au contraire, verser dans les bataillons réguliers ceux qui n'ont subi que des condamnations répétées, mais légères, ou subies pour des délits du genre de ceux que les juristes qualifient en disant qu'ils sont « créés par la loi » : le braconnage, par exemple. Certains vieux braconniers ont déjà rendu, sur le front, des services appréciables. Et il conviendrait de joindre à ceux-là les groupards bien notés qui n'ont pas eu de punitions et qui ont manifesté sérieusement le désir de s'amender.*

*On organiserait des unités spéciales, sous le commandement d'officiers sévères, avec les autres. Ces unités seraient réparties en deux catégories : d'une part, ceux à qui on confierait un fusil ; de l'autre, ceux à qui l'on ne donnerait qu'une pelle et une pioche.*

*Comme unique séjour : le front le plus avancé, celui où il n'y a pas de civils.*

*Car la grosse question est la question des rapports des groupards avec les civils. Ils sont capables de vaillance. Ils se vantent d'être des « costauds ». Mais, au cantonnement, ils ne sont pas commodes. L'un d'eux a résumé leur psychologie en m'écrivant : « Nous avons sur la propriété des idées « un peu larges ». Mais nous savons nous battre et nous voulons nous battre. »*

*Je dois ajouter que d'autres ont montré, au contraire, dans des lettres qui paraissent sincères, un touchant désir de réparer les erreurs passées. L'un d'eux supplie qu'on le fasse servir « sous un faux nom ». Un autre écrit du Maroc : « On vient de nous rendre des fusils. Mais, hélas ! à quoi bon ? on ne se bat pas, ici ! »*

*Il est permis d'espérer que le général Lyantey, qui a vu les joyeux à l'œuvre, saura en tirer le meilleur parti possible.*

Pierre Mille.

L'autre soir, lorsque le Conseil municipal s'est séparé et que nos édiles se sont retrouvés sur la place obscure de l'Hôtel-de-Ville, ils ont vu accourir vers eux un menu peuple empressé : gamins crieurs de journaux, marchandes de violettes, petits commissionnaires, et même petits ramoneurs, qui venaient chercher leurs étreintes.

Ainsi le veut la tradition ! Lorsque à la veille du Jour de l'An le Conseil municipal de Paris se sépare, les conseillers doivent distribuer quelques pièces d'argent aux gens besogneux du quartier. Ceux-ci, en remerciant, « la leur souhaitent bonne et heureuse ! »

Cet échange amical a eu lieu cette année avec une cordialité particulière. Nos édiles, à qui le « pauvre

monde » est reconnaissant de leur intervention dans la question du gaz, ont eu des vœux pour leur argent — et même pour un peu davantage !

\*\*\*

Comme si nous n'étions pas assez atteints par la crise du charbon, du sucre, du verre, du cuir, des étoffes, etc., etc., une nouvelle privation nous menace.

Nous n'allons plus avoir de clefs pour ouvrir nos boîtes de sardines.

Divers épiciers nous ont déclaré que bientôt ils ne pourraient plus en donner, sans toutefois nous fournir la raison exacte de cette mesure. Pénurie de la main-d'œuvre ou de la matière ; peut-être les deux, on ne sait trop. Ce dont on est sûr, c'est qu'avant peu nous devrions ouvrir nos boîtes de sardines avec tout autre chose qu'une clef.

Il paraît d'ailleurs qu'autrefois, avant le déluge, cela se passait ainsi.

Peut-être alors cambriolait-on « l'huïs » des sardines comme celui des bourgeois d'aujourd'hui, avec une pince-monseigneur.

Mais comme cela est peu praticable au moment de déjeuner, peut-être vaudra-t-il mieux s'en tenir à ce conseil d'un épicier :

— Quand le couvercle de la boîte est enroulé sur la clef, armez-vous de patience et d'un tablier préservateur, déroulez le couvercle en sens inverse, et retirez-en la clef.

Travaux de guerre.

\*\*\*

Lorsque M. Lamendin, député du Pas-de-Calais, rapatrié ces jours derniers des régions envahies, a franchi de nouveau pour la première fois l'enceinte du Palais-Bourbon, la sentinelle en faction lui a présenté les armes.

Un brave huissier, aussi soucieux de faire respecter la loi militaire que la loi civile, s'est approché de notre sentinelle :

— Mon vieux, votre geste... il n'y a rien à dire à votre geste... il était bon, il était patriotique, mais enfin, il n'était tout de même pas permis ! Vous ne devez pas présenter les armes à un simple député !

— Mon vieux, riposta la sentinelle, le ministre de la Marine venait de passer. Je n'ai fait que prolonger un peu mon salut pour en faire profiter aussi M. Lamendin. Je pense que l'amiral Lacaze ne me mettrait pas à la salle de police pour ça !

— Je le pense aussi, reconnut l'huissier, homme de bonne foi.

Et, comme on dit au Palais-Bourbon, « l'incident fut clos ».

\*\*\*

Il n'y a rien de plus contagieux que la soif de la gloire. Et si tant de gens inoffensifs se font arrêter pour port illégal d'uniforme ou de décorations, c'est surtout dans l'espoir de faire croire qu'ils font partie de cette immense pépinière d'héroïsme : la guerre.

Mais il n'y a pas que les hommes dans ce cas-là. Et, naturellement, ce sont les femmes qui n'appartiennent à aucune ambalance, à aucune œuvre, qui sont le plus soucieuses de tout ce qui peut les rattacher de près ou de loin au grand conflit.

On nous citait l'autre jour, à ce propos, le cas suivant :

Une dame était désolée, n'ayant au front aucun parent, ne connaissant aucun grand mutilé, aucune infirmière-major avec qui elle aurait pu sortir ; elle avait l'humiliante sensation de ne pas faire partie de la guerre.

Mais survinrent les événements de Grèce : la mauvaise foi de Constantin, le magnifique rôle tenu par M. Venizelos, et alors la dame se sentit soulagée. Car elle fut autrefois à Athènes et eut l'occasion d'y apercevoir le grand homme d'Etat.

Maintenant, ses relations les plus espacées connaissent ce détail de son existence. Ses domestiques répètent à tout propos que M. Venizelos est le « monsieur que madame a vu ». Et, pour les fournisseurs, pour tout le quartier, qui n'est pas sans en ressentir une fierté obscure, elle est « la dame qui a vu Venizelos ».

\*\*\*

Il ne faudrait pas croire que Paris eût absolument renoncé au petit jeu des « qualificatifs par à peu près » qui, avant la guerre, eût tant de succès. Les plus illustres des Français n'étaient pas à l'abri de ces flèches malicieuses, et il y eut de ces mots bien trouvés qui firent fortune.

On en fait moins aujourd'hui, mais pourtant on en fait. Les deux derniers ne sont pas des plus mauvais.

C'est ainsi que l'on appelle M. Claveille : le général Sans Rail, et que, se souvenant de la présence du peintre Abel Truchet à la direction d'un des plus curieux services de l'armée, on appelle un peintre en camouflage, un... Apelle Truqué.

C'est innocent et ne peut faire de mal à personne.

Le Veilleur.



## Billet d'un provincial

Mon cher ami,

Je suis venu, comme tu sais, passer à Paris les fêtes du Jour de l'An. Les fêtes! Tu penses bien que c'est une façon de parler. Où sont les Boulevards d'antan, la kermesse aux jouets, la fièvre joyeuse devant les baraques illuminées, la cohue des promeneurs aux bras chargés de paquets? Hélas! je ne verrai pas le cortège majestueux des voitures de gala du corps diplomatique, le défilé pittoresque des uniformes chamarrés et des robes chatoyantes des magistrats et des professeurs! Et je ne verrai pas non plus M. Crozier, ce merveilleux directeur du protocole qui, il y a vingt ans, était le grand ordonnateur de ces cérémonies et qui m'a laissé une impression inoubliable! Il faut avoir vu Sarah Bernhardt dans *La Dame aux Camélias*, Momet-Sully dans *Edipe Roi*, et M. Crozier un 1<sup>er</sup> janvier, pour se rendre compte de ce qu'est la perfection dans ce monde!

Ici, à Paris, cette année, bien que les petites corvées du Jour de l'An soient supprimées, il faut avouer que les Parisiens — et cela est tout à leur honneur — n'ont plus leur bonne humeur habituelle. Il est superflu, n'est-ce pas, que je t'en dise la raison? Mais je veux te parler d'une catégorie de citoyens particulièrement intéressante, et qui, par cette Saint-Sylvestre, m'a paru tout à fait mélancolique.

Connais-tu les pompiers de service, les pompiers de service dans les théâtres? Ce sont les braves gens qui sont chargés de veiller sur la sécurité des spectateurs. Le 31 décembre est pour eux un jour attendu avec une impatience bien compréhensible. C'est, en effet, le 31 décembre, à minuit, que la tradition assure tous les bonheurs et toutes les chances aux actrices qui seront embrassées, en cet instant précis, par les pompiers de service.

Rasés de frais, astiqués comme à la parade, le casque étincelant, la taille bien prise dans le ceinturon, le cœur battant sous la veste, ils attendent derrière les portants le moment solennel. Toute l'année, ils songent à cette minute éphémère et charmante qui doit apporter sur leurs joues la brûlure délicieuse des plus séduisantes comédiennes de la capitale! Ah! que d'incendies allumés! Et il est bien permis d'envier et de plaindre à la fois, dans une certaine mesure, le pompier de service de tel grand music-hall qui compte dans son personnel féminin deux cents jolies femmes! Mais nos pompiers sont des vaillants, insensibles aux flammes et qui savent toujours rester maîtres des foyers les plus ardents.

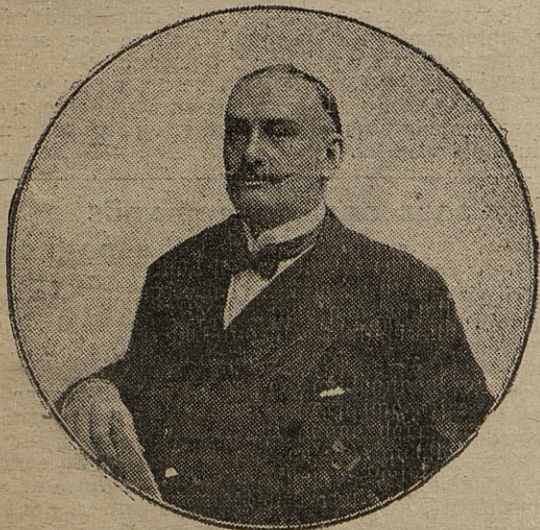
Où, mais voilà! Une ordonnance impitoyable du préfet de police a fermé tous les établissements de spectacles à onze heures! Ce n'est pas l'heure où l'on s'embrasse! Je connais bien le bouillon de onze heures... Ce n'est pas cela que nos amis les pompiers désirent.

A l'heure où je t'envoie cette lettre, je ne puis te dire quel sera le dénouement de l'affaire. Mais j'incline à croire que tout s'arrangera le mieux du monde. M. Honorat a traité nos pendules avec une telle désinvolture qu'il a créé des précédents et autorisé toutes les supercheries. Un coup de ponce à l'horloge, un tour de clef à la montre, et la vingt-troisième heure (style Angagueur), deviendra le bon, le loyal, l'excellent minuit de nos pères. La vénérable et charmante tradition sera respectée. Tout le monde sera content, puisque tout le monde sera complice. On n'y verra que du feu. Ce n'est pas le pompier qui s'en plaindra!

Le Provincial.

Voir plus loin :

La nouvelle note de l'Entente à la Grèce



M. MARCELO DE ALVEAR

Nouveau ministre de la République argentine en France.

**NICE RIVIERA-PALACE**  
magnifique situation dans le quartier de  
CIMIEZ, parc de trente mille mètres.

## LA SITUATION MILITAIRE

## Les Austro-Allemands sont arrêtés en Roumanie

## LE BILAN DE L'ANNÉE QUI VIENT DE FINIR

En Roumanie, la lutte devient de plus en plus dure, et la déception de l'ennemi est manifeste. Les Allemands ne parlent en leurs dépêches, que de « forte résistance », de « combats acharnés », de « violentes contre-attaques », et de « lignes puissamment fortifiées ».

Sur la partie du front qui fait frontière entre la Moldavie et la Transylvanie, ils n'ont gagné aucun terrain au nord, vers les passes de Dorna-Vatra et de Gyimes. Ils ont légèrement dépassé la frontière dans la vallée de l'Oltuz, à l'est de Soosmezo, et, plus au sud, leur ligne s'avance d'une vingtaine de kilomètres à l'est, depuis Soveja, sur la Susita, jusqu'à Nereju, sur le Zabalu, mais reste engagée dans cet épais massif de montagnes qui ne s'abaisse qu'aux abords de Focsani et de Rimnik-Sarat. En arrière de Rimnik-Sarat, les Russes se maintiennent sur les hauteurs qui dominent le coude de la Rimnica et paraissent s'y être solidement retranchés, les armées von Morgen et Kuehne, qui forment le centre de la neuvième armée allemande, prodiguent vainement les assauts devant ces positions. Ils défendent non moins énergiquement la ligne des lacs entre la Rimnica et le Buzeu. De l'autre côté du Buzeu, l'armée du Danube n'est pas encore au contact des positions avancées qui couvrent Braila, et, en Dobroudja, la tête de pont de Macin résiste toujours.

La victoire sur la Roumanie n'a donc pas donné ce que nos ennemis en attendaient : non seulement l'armée roumaine n'a pas été mise hors de combat, mais les forces russes et roumaines qui en couvrent la retraite n'ont pas encore atteint leur position de repli et font tête sur toute la ligne à un ennemi dont une aussi longue et pénible campagne commence à épuiser les forces.

Or, l'écrasement de la Roumanie devait compenser tous les insuccès de l'ennemi sur les autres fronts. Car l'année 1916 n'a été marquée pour lui que par une série de défaites : à Verdun, sur la Somme, en Volhynie et en Galicie, dans le Trentin et sur le Carso, en Macédoine.

La bataille de Verdun devait être la grande opération de 1916, comme l'offensive de Mackensen contre la Russie était la grande opération de 1915. Non seulement la place n'a pas été emportée, le front de l'armée française n'a pas été rompu, mais les Allemands ont éprouvé l'humiliation de se voir reprendre en quelques jours le terrain qu'ils avaient mis des mois à nous arracher lambeau par lambeau.

La bataille de la Somme a donné aux troupes franco-britanniques plus de 50 villages et de 100.000 prisonniers, 150 canons lourds, 200 canons de campagne, 1.500 mitrailleuses

(chiffres indiqués par lord Curzon à la Chambre des Communes).

L'offensive autrichienne du Trentin devait en finir avec l'Italie, comme l'offensive de Verdun avec la France. Elle s'est terminée par la retraite précipitée de l'ennemi et par l'offensive victorieuse des Italiens sur le Carso, où ils ont pris Gorizia et fait 52.000 prisonniers.

L'armée russe, que les Allemands se flattaient d'avoir réduite à l'impuissance pour toute l'année, est revenue à la vie au moment qu'ils s'y attendaient le moins, grâce à l'énergie indomptable de la nation et aux efforts des Alliés, notamment de la France, pour réparer les insuffisances de l'armement. Les Autrichiens ont perdu une partie de la Galicie et de la Volhynie, toute la Bukovine et 400.000 prisonniers.

L'armée du général Sarrail, qu'au mois d'octobre encore nos ennemis croyaient confinée à jamais dans le camp retranché de Salonique, en est sortie et a remporté de brillantes victoires qui lui ont livré Florina et Monastir.

Tels sont les résultats des différentes campagnes de l'année 1916. Peut-on dire qu'ils soient favorables à l'ennemi? Peut-on dire qu'ils lui donnent le moindre motif d'espérance en l'avenir? Evidemment non. Et on remarquera qu'en cette énumération nous n'avons tenu compte que des événements militaires qui se sont accomplis en Europe, non de la conquête de l'Arménie sur les Turcs, ni de la perte de toutes les colonies allemandes, ni des conséquences du blocus qui commencent, nous le savons, à devenir graves et à donner les plus vives inquiétudes aux gouvernements des puissances centrales.

Nos ennemis invoquent, pour se prétendre vainqueurs, la carte de guerre. Mais la guerre ne se fait pas avec des territoires : elle se fait avec des armées qui, aujourd'hui, tendent à se confondre avec les nations elles-mêmes. Le succès de la guerre se mesure à la force des armées, à la résistance des nations. Cette force et cette résistance n'ont cessé, durant l'année écoulée, de diminuer chez nos ennemis, de s'accroître de notre côté.

Les puissances centrales se rendent parfaitement compte de la situation. Si elles ont pris l'initiative de parler de la paix, c'est qu'elles n'espèrent plus rien de la guerre. Mais l'Entente n'a pas été dupe, et le refus d'entrer en négociations sans garanties préalables, qui est la conclusion de sa réponse collective, n'est pas seulement un hommage aux principes du droit international que les Allemands ont bafoués, mais le gage de notre confiance, de notre certitude.

Jean Villars.

## L'offensive "diplomatique" de l'Allemagne n'aboutit décidément qu'à un échec

Les commentaires américains. - L'opinion en Suisse. - Ce que sera la réponse des Alliés à M. Wilson.

A la note que nous avons publiée hier, et qui constitue la réponse des Alliés à l'offre des Empires centraux de réunir immédiatement une conférence pour la paix, va succéder, à très bref délai, une autre note à laquelle les cabinets de l'Entente mettent, en ce moment, la dernière main : ce sera la réponse à la demande par laquelle le président Wilson invitait tous les belligérants à faire connaître leurs buts de guerre.

Cette réponse ne peut évidemment que s'inspirer des fermes résolutions exprimées par notre note du 30 décembre, qui donne déjà satisfaction au président Wilson, en ce sens qu'elle indique nettement nos buts de guerre. Peut-être le nouveau document entrera-t-il davantage dans les détails.

Nous n'avons encore que peu de données sur l'impression causée dans le monde par la réponse des Alliés ; mais les commentaires de presse qui nous sont parvenus jusqu'ici d'Angleterre et d'Italie sont unanimes dans l'approbation. Ils insistent sur la netteté avec laquelle les faits ont été rétablis et sur la démonstration qu'elle contient que c'est à tort que nos ennemis prétendent tenir la victoire.

En Amérique, on continue à discuter vivement

la réponse faite par l'Allemagne au président Wilson. Celui-ci, comme nous l'avons fait prévoir, a envoyé une seconde note sur laquelle nous n'avons encore aucun détail. Elle n'a pas encore été présentée aux belligérants. Elle explique, nous dit-on, la première note, et pourrait se rapporter « aux déclarations transmises aux diplomates américains et qui veulent interpréter l'action du président. »

Le *New-York Sun*, dans un long éditorial intitulé : « La position des Etats-Unis vis-à-vis des Alliés et des puissances centrales », s'exprime ainsi :

C'est avec surprise et chagrin que des milliers d'Américains ont lu les commentaires amers d'une partie de la presse française, anglaise et italienne sur les efforts, bien intentionnés mais maladroits, du président Wilson pour hâter la paix.

Cependant, les critiques anglais ont pu se méprendre sur les intentions louables du président en raison de la stupidité incroyable des explications qui suivirent la note.

Le *Sun* analyse ensuite les principales critiques formulées par les journaux de l'Entente, et il écrit :

Malgré les méthodes malheureuses qui ont été employées, la démarche du président aura largement son-



tribué à dissiper les nuages de guerre en Europe. Si la cause des Alliés est juste — et non seulement nous croyons à la justice de leur cause, mais aussi à leur victoire éventuelle — il faut reconnaître que tout incident qui éclaire les grandes, honnêtes et braves nations toulonnées sur leur véritable situation et sur l'inutilité de leurs sacrifices, est un bienfait indiscutable aussi bien pour les Alliés que pour les Allemands. Pour les Alliés, parce que cela abrégera la tâche qu'ils se sont imposée; pour l'Allemagne, parce que cela lui permettra de tirer profit de ses forces morales si longtemps négligées.

Le jour prévu par le président Wilson, le jour qu'il s'est efforcé de hâter d'une façon maladroite, approche; par conséquent, les journalistes anglais devraient remercier le président au lieu de le critiquer, et surtout ils ne devraient pas mal interpréter la sympathie et l'amitié marquées qui indiquent le véritable sentiment américain dans la grande guerre.

L'Allemagne, qui avait feint d'être persuadée que sa réponse donnerait entière satisfaction au président Wilson, est bien forcée de s'apercevoir que la presse américaine ne l'interprète pas ainsi. Elle ne peut plus ignorer les commentaires des journaux des Etats-Unis. Et sa nouvelle tactique est de soutenir que la démarche du président, comprise comme la comprennent ses compatriotes, était tout à fait inacceptable.

Il faut croire, dit la *Gazette de Cologne*, que cette note contenait autre chose qu'il ne semblait. D'après son texte, le président Wilson ne paraissait pas vouloir se prononcer sur le choix des moyens propres à amener un échange de vues entre les belligérants. Mais, aujourd'hui, on dirait que le seul moyen indiqué par lui serait que les deux groupes de belligérants exposassent leurs conditions de paix au président, après quoi celui-ci verrait à faire de nouvelles démarches pour la réunion d'une conférence de la paix.

Ainsi comprise, la note de M. Wilson exigerait quelque chose de tout à fait impossible, car les puissances centrales ne sauraient consentir à remettre à un tiers neutre leur dossier de conditions de paix que ce même neutre aurait alors le droit d'ouvrir pour aller ensuite de l'avant d'après son seul jugement. La note de M. Wilson, comprise ainsi, ne mérite pas le nom de note de paix.

Mais à quoi bon s'attarder à ces discussions sans bonne foi ?

La citation que nous reproduisons plus haut nous éclaire sur les véritables dispositions du peuple américain. Les dispositions du peuple suisse sont les mêmes. Un télégramme de Genève nous informe que la Société genevoise pour la paix s'est élevée contre ceux dont les pétitions pacifistes ont poussé le Conseil fédéral à une démarche pour la paix au moment mal choisi où le militarisme se glorifie d'être vainqueur et d'être le maître d'imposer ses volontés au monde.

*La seule paix qui mérite ce nom est celle qui reposera sur le droit et le respect des traités et de la liberté.*

Dans un banquet patriotique qui eut lieu samedi soir à Genève, le conseiller fédéral, M. Motta, a déclaré que la paix désirée par la Suisse est une paix dans le droit, dans la justice et dans l'équilibre. « Nous avons assisté, dit-il, avec une douleur poignante à la violation de la Belgique. » (*Applaudissements frénétiques*).

L'orateur rappelle ensuite avoir présenté au ministre de Belgique, le 1<sup>er</sup> janvier 1915, le vœu que la Belgique soit restaurée dans la plénitude de son indépendance et de sa liberté.

« Dans notre démarche à Berlin, ajoute l'orateur, sur les déportations en Belgique, nous nous sommes faits l'écho de la conscience publique. »

Parlant de la défense de la neutralité suisse, M. Motta dit :

« Le souci de l'indépendance et de l'honneur a dépassé à nos yeux le souci même de notre vie. »

### L'émotion à la Bourse de Berlin

ZURICH, 31 décembre. — Quand l'ordre du jour du tsar fut connu à la Bourse de Berlin, et lorsque furent publiées les dernières informations relatives à la question de la paix, le marché perdit tout espoir de voir aboutir à un succès les discussions engagées au sujet de la paix.

Le résultat de cette impression fut une faiblesse générale des cours. Seules les valeurs de guerre montèrent dans d'assez grosses proportions, mais les valeurs de navigation subirent un recul considérable.

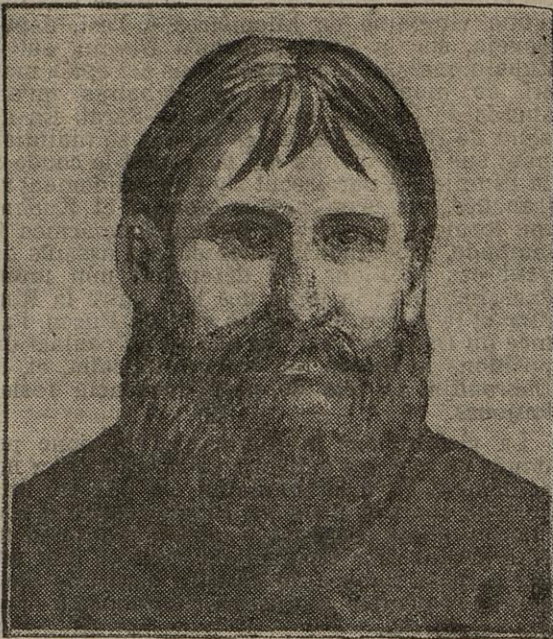
### CHOSSES DE RUSSIE

## Le mystérieux Raspoutine a été assassiné

Une dépêche de Pétrograd annonce la mort de Raspoutine, qui aurait été assassiné, samedi matin, par un jeune homme appartenant à la plus haute société russe. C'est la fin tragique d'un personnage mystérieux et presque légendaire.

En 1914, le bruit de sa mort avait couru, et la nouvelle avait provoqué une grosse émotion en Russie. Inconnu chez nous, il avait conquis, dans l'empire des tsars, une « influence énorme » et une « situation formidable ».

Ses débuts avaient été obscurs. Simple paysan de Sibirie, sorte de prédicateur laïc d'un mysticisme plein de symboles, esprit retors, sachant



RASPOUTINE

impressionner par le verbe et par le regard, il passait pour avoir une influence magnétique sans limite, et il avait, incontestable, une force de persuasion extraordinaire dont il savait se servir en toute circonstance.

Appelé à Saint-Petersbourg par une dame de l'aristocratie que ses dons personnels avaient subjuguée, il fit rapidement son chemin dans les sphères les plus brillantes, restant, malgré tout — et ce fut là peut-être sa force principale — le moujik pauvre, dédaigneux, dit-on, du luxe qui l'entourait et des richesses qui lui étaient spontanément offertes.

Mage à figure de prophète, très versé dans les choses de la religion, on le considérait comme un saint que l'on craignait un peu et on le consultait comme un oracle. La superstition aidant, on en était venu à interpréter sa présence dans un milieu — ou dans un parti — comme un précieux gage de succès. Augure enveloppant sa pensée dans des formules sibyllines, il avait usé de son pouvoir mystérieux pour servir des ambitions politiques et c'est peut-être ce qui l'a perdu. Il avait été en effet l'objet de violentes attaques à la Douma et à diverses reprises on le crut victime d'attentats.

La plus sérieuse tentative avait été, en juillet 1914, celle d'une fanatique, paysanne mystique ayant un culte véhément pour son rival Ilidore.

Récemment, toute la presse de Pétrograd — mais nous revenons ici aux passions politiques — parlait d'une conjuration qui n'avait d'autre but que de le supprimer coûte que coûte.

On croit cependant que celui qui le frappa n'a voulu satisfaire qu'une vengeance de famille.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 31 Décembre (882<sup>e</sup> jour de la guerre)

14 HEURES

AU SUD DE LA SOMME, un coup de main effectué par nous sur un petit poste allemand AU SUD DE CHILLY nous a valu des prisonniers.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

Pas d'événement important durant la journée.

Au cours de l'année 1916, les troupes françaises, en brisant l'assaut de l'ennemi contre la forteresse de Verdun et en le faisant reculer sur les deux rives de la Somme, ont fait 78.500 prisonniers allemands.

### Communiqué britannique

21 HEURES 20.

Aujourd'hui, notre artillerie a bombardé avec succès les lignes allemandes AU SUD-EST DE LE TRANSLOY et fait exploser un dépôt de munitions.

L'artillerie ennemie était plus active que de coutume DANS LA REGION DE MARTINPUICH.

Rien autre à signaler en dehors du combat d'artillerie habituel.

### Communiqué belge

Au cours de la journée, activité réciproque d'artillerie, par intermittence, dans le secteur de Dixmude et vers Steenstraete.

### Communiqué serbe

30 décembre.

Hier, avant l'aube, un détachement allemand assez important a tenté un coup de main contre nos tranchées SUR LA RIVE GAUCHE DE LA CERNIA. Cette attaque fut repoussée par notre feu. Deux Allemands grièvement blessés furent capturés.

Rien de nouveau sur le reste du front.

### Les travaux archéologiques de l'armée d'Orient

L'armée d'Orient, à mesure qu'elle pénètre en Macédoine, procède, autant que les circonstances le lui permettent, à la conservation et au classement des objets fortuitement découverts. En outre, trois équipes volantes ont été chargées de parcourir certaines régions particulièrement intéressantes avec la mission de reconnaître, par des sondages, les gisements archéologiques. Jusqu'ici, elles se sont adonnées surtout à l'étude des tertres que l'on rencontre fréquemment au Vardar et à Vasilika.

Ces tertres, « tépé » ou « tumba », seraient, d'après les traditions populaires, des tombeaux. Mais, le plus souvent, ce sont des emplacements de villages ou de cités remontant à des époques fort reculées. Les débris de poterie qu'on y rencontre sont nombreux.

L'étude comparée de la céramique qui compose les couches des différents « tépé » suscitera des considérations nouvelles concernant l'histoire primitive de la Macédoine. En quelques semaines, des milliers de fragments ont été réunis, et cet ensemble n'est pas moins intéressant que quelques objets mobiliers et funéraires que l'on vient de sauver d'une disparition certaine.

Les travaux archéologiques de l'armée d'Orient compléteront précieusement l'œuvre des savants français Cousinery, Texier, Delacoulonche, Miller, Heuzey, Daumet, Bayet, Duchesne, et du colonel anglais Leake, qui, voyageant en Macédoine, n'eurent guère la possibilité d'étudier que les seuls monuments visibles.

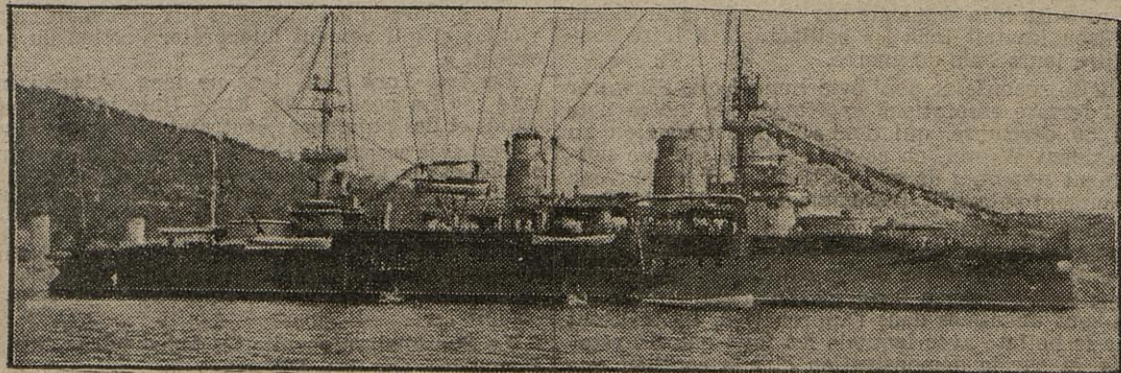
### Les sous-marins allemands sur les côtes espagnoles

GIJON, 31 décembre. — Les pêcheurs signalent la présence constante dans les parages de Gijon, de sous-marins allemands. On ignore quel est leur centre de ravitaillement.

Et Pais (de Madrid) écrit que si l'Espagne ne peut empêcher que, hors de ses eaux territoriales, les sous-marins allemands opèrent en toute liberté et coulent des bateaux de nations belligérantes, elle peut et doit empêcher que l'on n'abuse de son hospitalité, que des couvents, des églises, des bateaux, on ne renseigne ces sous-marins, et qu'enfin on ne les ravitaillie.

Ce même journal reproduit un passage du journal *Ecos*, de Las Palmas (Canaries) où il est signalé que les sous-marins allemands s'approvisionnent en vivres et en benzine par l'intermédiaire des navires de même nationalité réfugiés à Las Palmas.

Cet approvisionnement est aujourd'hui un fait indiscutable.



Le croiseur-cuirassé Gaulois, torpillé et coulé dans les circonstances relatées par le communiqué officiel que nous avons publié hier.



# DERNIÈRE HEURE

APRÈS L'ATTENTAT DU 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE

## La nouvelle note de l'Entente à la Grèce

Les ministres de l'Entente ont remis hier à Athènes la nouvelle note qui avait été annoncée. C'est la carte à payer pour le guet-apens du 1<sup>er</sup> décembre. Le montant en paraît peut-être modéré, de même que l'accent du document est sans violence. Mais le fond en est justement sévère, ce qui vaut mieux.

Il s'agit surtout d'obtenir de la Grèce, en fait de réparations, qu'elle donne aux Alliés toutes les garanties positives de nature à mettre le corps expéditionnaire de Salonique à l'abri d'une nouvelle trahison, qui serait encore plus grave et plus étendue que l'autre. C'est là, en dehors des satisfactions d'ordre moral qui sont exigées de la Grèce, une solution d'ordre militaire et politique qui vengera dignement et, peut-on dire, conformément à leur vœu de soldats, ceux des nôtres qui ont été lâchement assassinés au Zappeion.

Reste à savoir l'accueil que le roi Constantin fera à ces demandes. Il ne faut pas se dissimuler que la situation reste très sérieuse à Athènes. L'hostilité du gouvernement hellénique contre les Alliés n'a fait que croître. Ses projets de collaboration avec l'Allemagne se précisent. En demandant, avec une rare insolence, la levée du blocus, le roi Constantin semble avoir voulu prendre position d'avance contre la note des Alliés, à laquelle il s'attendait. Le blocus reste l'arme dont les Alliés disposent et dont ils sont décidés à se servir. Il n'y a qu'à le maintenir et même, s'il en est besoin, à le resserrer.

LE PIRÉE, 31 décembre. — Les ministres des trois puissances protectrices ont signé hier le texte de la note destinée à être remise au gouvernement grec. Cette note est ainsi conçue :

« Les soussignés, ministres de France, de Grande-Bretagne et de Russie, représentants des puissances garantes de la Grèce, ayant pris acte avec satisfaction de la réponse qui a été faite à leur communication du 1<sup>er</sup>/14 décembre 1916, ont l'honneur de présenter au gouvernement hellénique, d'ordre de leurs gouvernements, les demandes suivantes de garantie et de réparation :

### GARANTIES

1<sup>o</sup> Les forces grecques dans la Grèce continentale, en Eubée, et en général dans tous les territoires situés en dehors du Péloponnèse, seront réduites au nombre d'hommes strictement nécessaires pour les services d'ordre et de police. Tout l'armement et les munitions en excédent de ce qui correspondra à cet effectif seront transportés dans le Péloponnèse, ainsi que toutes les mitrailleuses et toute l'artillerie de l'armée grecque, avec leurs munitions, de telle façon qu'une fois ces transports effectués, il ne restera plus en dehors du Péloponnèse ni canons, ni mitrailleuses, ni matériel de mobilisation. Les détails d'exécution seront réglés d'un commun accord, aussitôt que le gouvernement hellénique aura accepté en principe ces déplacements de troupe et de matériel.

La situation militaire ainsi établie sera maintenue aussi longtemps que les gouvernements alliés le jugeront nécessaire sous la surveillance de délégués spéciaux accrédités par eux à cet effet auprès des autorités grecques.

2<sup>o</sup> Interdiction de toute réunion et de tous les rassemblements de réservistes en Grèce, au nord de l'isthme de Corinthe; application rigoureuse de l'interdiction à tout civil de porter des armes;

3<sup>o</sup> Etablissement des divers contrôles alliés, sous une forme qui sera déterminée d'accord avec le gouvernement hellénique, afin de les rendre aussi peu gênants que possible.

### REPARATIONS

4<sup>o</sup> Toutes les personnes actuellement détenues, soit pour des raisons politiques, soit pour l'inculpation de haute trahison, de complot, sédition ou faits connexes, seront immédiatement relâchées. Celles qui auraient injustement souffert par suite des événements des 1<sup>er</sup> et 2 décembre et des jours suivants seront indemnisées, après enquête effectuée d'accord entre le gouvernement hellénique et les gouvernements alliés;

5<sup>o</sup> Le commandant du 1<sup>er</sup> corps d'armée sera destitué, à moins que le gouvernement royal n'établisse, à la satisfaction des gouvernements alliés, que cette mesure doit être appliquée à un autre général auquel incomberait la responsabilité des ordres donnés le 1<sup>er</sup> décembre;

6<sup>o</sup> Le gouvernement présentera des excuses formelles aux ministres alliés et les drapeaux britan-

nique, français, italien et russe seront solennellement salués, sur une place publique d'Athènes, en présence du ministre de la Guerre et en présence de la garnison rassemblée.

En même temps, les ministres soussignés sont chargés par leurs gouvernements de rappeler au gouvernement grec que des nécessités militaires pourront les amener prochainement à débarquer des troupes à Itéa et à les diriger sur Salonique par le chemin de fer de Larissa.

Les puissances garantes informent le gouvernement grec qu'elles se réservent une pleine liberté d'action dans le cas où l'attitude du gouvernement de Sa Majesté le roi, dès après, leur donnerait de nouveaux sujets de plainte.

De leur côté, elles prennent envers le gouvernement hellénique l'engagement formel de ne pas permettre aux forces armées du gouvernement de la Défense nationale de profiter du retrait des troupes royales de la Thessalie et de l'Épire pour franchir la zone neutre établie d'accord avec le gouvernement grec.

En portant ce qui précède à la connaissance du gouvernement royal, les soussignés ont l'honneur de l'informer, d'ordre de leurs gouvernements, que le blocus des côtes grecques sera maintenu jusqu'à ce que satisfaction ait été accordée sur tous les points indiqués ci-dessus.

## Les troupes du colonel Hadjopoulos vont marcher contre les Alliés

LONDRES, 31 décembre. — La Morning Post annonce que la Ligue Anglo-Hellénique a informé l'agence Reuter que, d'après une dépêche de Salonique, le colonel Hadjopoulos, commandant la division grecque qui se rendit aux Bulgares, à Cavalla, avait reçu du roi Constantin l'ordre de quitter Goerlitz, en Silésie, où ses troupes sont internées, pour se rendre dans les Balkans afin de se battre contre les Alliés.

## M. Venizelos acclamé à l'église grecque de Paris

Une délégation de la colonie hellénique de Paris, composée de MM. Triantaphyllides, président des colonies grecques de l'étranger; Mitzakis, Pantasias, Janakopoulos, avait demandé à l'euphorie de l'église orthodoxe grecque de la rue Georges-Bizet d'autoriser le chant d'un *Te Deum* à l'occasion de la fête onomatique de M. Eleuthère Venizelos, chef du gouvernement provisoire à Salonique.

Cette cérémonie n'eut pas lieu, mais une manifestation spontanée se produisit, hier, à la fin du service religieux, et dans l'enceinte même du temple. Le nom de Venizelos fut acclamé; diverses personnes prononcèrent des allocutions violentes, tandis que quelques contre-manifestants proféraient des paroles hostiles.

Le prince Georges de Grèce, qui assistait au service religieux, partit avant la manifestation.

## EN AUTRICHE

### La propagande socialiste en faveur de la paix

ZURICH, 31 décembre. — On mande de Vienne qu'une réunion organisée sous les auspices des syndicats ouvriers et du parti social-démocrate a eu lieu jeudi soir, sous la présidence de Victor Adler, le leader du socialisme autrichien. On sait qu'Adler est le père du meurtrier du comte Sturgk.

L'effort des orateurs a spécialement visé à renforcer les travailleurs de la capitale et à leur faire croire que, en dépit de l'attitude de l'Entente, les propositions de paix ont des chances sérieuses d'aboutir à bref délai.

A la fin du meeting, on vota par acclamations une adresse de reconnaissance et de sympathie au président Wilson.

Dans les sphères politiques suisses, l'annonce de cette manifestation est interprétée comme un signe certain de la lassitude et du mécontentement des classes laborieuses de la double monarchie. (Radio.)

## Le ministère de l'Armement

### Les sous-secrétariats d'Etat à la Guerre

Le Journal officiel publie ce matin un décret précisant les attributions du ministre de l'Armement et des Fabrications de guerre, et un décret précisant les attributions des sous-secrétaires d'Etat au ministère de la Guerre.

## La bataille de Roumanie

### Combats acharnés sur la Kassina Un succès roumain sur la Poucta

PÉTROGRAD, 31 décembre. — Communiqué du grand état-major.

Près de la frontière de la Moldavie, l'ennemi, après une préparation d'artillerie, a livré des attaques opiniâtres dans la vallée de la rivière Susita. Toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées par nos feux de mitrailleuses et par nos contre-attaques.

Dans la région au nord de la rivière Bofstany et dans la vallée de l'Oituz, des combats acharnés continuent. L'ennemi, à la suite d'attaques répétées, a pu s'emparer de quelques hauteurs faisant face à nos positions le long de la rivière Oituz et nous a obligés à reculer vers de nouvelles positions. Le 21 décembre, dans cette région, s'est livré un combat aérien. Le lieutenant aviateur Petrowski et l'observateur Bouchek ont attaqué deux avions ennemis et en ont abattu un; l'appareil est tombé près de la rivière.

FRONT DU CAUCASE. — Rien à signaler.

FRONT ROUMAIN. — L'ennemi continue à livrer des attaques acharnées le long du cours supérieur de la rivière Kassina.

Le long de la frontière de la Moldavie, les attaques roumaines se développent heureusement; une attaque ennemie lancée dans le nord sur le cours supérieur de la rivière Poucta a été refoulée par les Roumains, qui se sont emparés d'un grand nombre de prisonniers et de mitrailleuses. Au matin, les ennemis ont attaqué le front le long de la rivière Putna. Malgré les efforts des Roumains, les ennemis ont réussi à s'emparer de leurs positions. Les ennemis ont progressé de 20 verstes vers le sud.

## Le communiqué italien

ROME, 31 décembre. — Activité habituelle de l'artillerie dans la zone montagneuse, et particulièrement vive au cours de la journée d'hier, dans la zone est de Gorizia et sur le Carso, où nous avons fait exploser un dépôt de munitions ennemi.

## LE JOUR DE L'AN OFFICIEL

A l'occasion du nouvel an, S. M. le roi d'Italie a fait parvenir au président de la République le télégramme suivant :

Au renouvellement prochain de l'année, il m'est agréable de vous présenter mes meilleurs souhaits pour votre personne et mes vœux les plus fervents que, de cœur, je forme pour la grandeur de la France et pour la gloire de sa valeureuse armée. Veuillez aussi accepter, en cette occasion, mon-sieur le Président, la confirmation sincère de mon amitié.

VICTOR-EMMANUEL.

Le président de la République a répondu en ces termes :

Je remercie Votre Majesté des vœux qu'Elle a bien voulu m'adresser et je la prie d'agréer Elle-même les souhaits chaleureux que je forme pour sa personne, pour la glorieuse Maison de Savoie, le généreux peuple italien et la vaillante armée royale. La victoire que l'année nouvelle nous assurera, à nous et à nos fidèles alliés, resserrera encore l'intimité de l'Italie et de la France.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Président de la République a adressé à S. M. le roi des Belges le télégramme suivant :

Sa Majesté le roi des Belges,  
G. Q. G. Belge.

A la veille de la nouvelle année, je prie Votre Majesté de recevoir les vœux ardents que je forme pour Elle, pour Sa Majesté la Reine et pour la noble Belgique. J'ai le ferme espoir qu'un prochain avenir apportera à Votre Majesté et à son vaillant peuple, si cruellement et si injustement éprouvé, les réparations dont la conscience universelle comprend la nécessité et sans lesquelles il resterait sur l'humanité une tache ineffaçable. Plus grande par sa vertu et par sa loyauté que les empires ennemis par leur force brutale et par le nombre de leurs sujets, la Belgique demeurera, devant la postérité, l'irréfutable témoin de la préméditation allemande. La France a la mémoire du cœur. Elle se rappellera toujours que la Belgique a souffert, comme elle et avec elle, pour la liberté, pour le droit et pour l'honneur.

Raymond Poincaré.



1<sup>er</sup> JANVIER 1917, par MANFREDINI



— Pige-moi ça, tête en zinc !... Tu crois que, chez toi, y a un lever de soleil comme ça, aujourd'hui ?..

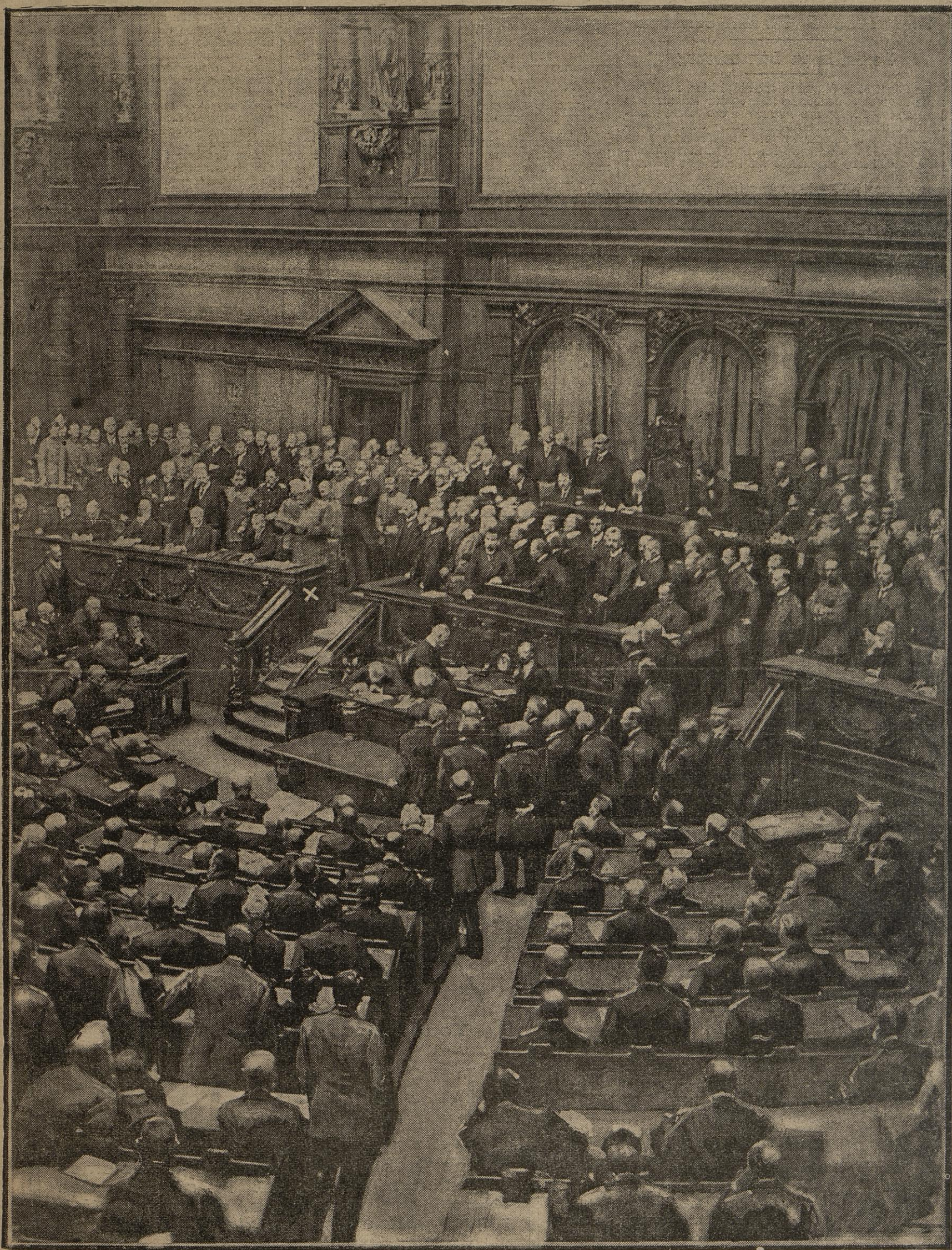
## LA FIN D'UN CARGO TORPILLÉ



Frappé par la torpille ennemie, le cargoboot s'est enfoncé par l'arrière. Bientôt à demi submergé, ses machines envahies par l'eau, il ne montre plus que deux de ses mâts ; encore quelques instants, et il aura disparu.



## BETHMANN-HOLLWEG PARLE DE LA PAIX AU REICHSTAG



Au moment où les Alliés viennent d'adresser aux empires centraux leur réponse, qui constitue véritablement un document historique, il n'est pas sans intérêt de publier cette vue de la séance du 12 décembre dernier au Reichstag. « Séance historique ! » s'écriaient les Allemands. Cette photo a été prise au moment où le chancelier, M. de Bethmann-Hollweg (+), prononce son discours relatif aux premières offres de paix.



## La mise en culture des terres abandonnées

### Le matin au Luxembourg

Le Sénat et la Chambre ont siégé hier, ainsi que nous l'avions annoncé. Le Sénat pour examiner le projet relatif à la mise en culture des terres abandonnées dont M. Clémentel, ministre de l'Agriculture, tenait à obtenir le vote; la Chambre pour examiner, le cas échéant, les modifications apportées par l'autre assemblée au texte qu'elle avait voté.

Il s'agissait d'organiser la mise en culture des terres abandonnées par l'organisation de la motoculture, au moyen de tracteurs agricoles mécaniques achetés par l'Etat et répartis entre les départements.

Sans repousser le projet, M. Jules Méline, au Sénat, exprima quelques craintes sur les difficultés que son application pourrait soulever :

— Où achètera-t-on ces machines ? a-t-il demandé. L'Etat va être gros acheteur. Il est à craindre qu'il n'achète plus cher. On peut dire que ce qu'il faut c'est mettre les terrains en valeur et que l'argent ne compte pas : on ne doit pas aller trop loin dans cet ordre d'idées.

» Nos fabricants vont être, d'ailleurs, dans une situation difficile, et l'Etat sera tenté d'aller chercher les machines à l'étranger. Il y a aussi les difficultés de main-d'œuvre. »

Après avoir rendu hommage à l'action personnelle de M. Jules Méline au ministère de l'Agriculture, M. Clémentel, ministre actuel, s'efforça de rassurer l'assemblée. Il affirma ensuite la nécessité d'agir.

— En 1913, a-t-il dit, la production du blé a été de 85 millions de quintaux; en 1914, de 76 millions; en 1915, de 60 millions; en 1916, de 58 millions. Pour 1917, on annonce dès maintenant que 20 0/0 des cultures ne sont pas préparées pour les emblavures même de printemps! Nous sommes en guerre : c'est donc à une organisation de guerre qu'il faut recourir en agriculture comme en toute matière. Les principes doivent être provisoirement laissés de côté. Il faut vivre.

M. Clémentel promit, d'autre part, d'intervenir auprès du ministère de la Guerre pour obtenir la constitution d'équipes de travailleurs agricoles dont feront partie, de préférence, les agriculteurs mobilisés.

Finalement, sur la proposition de MM. Lhopiteau et de Selves, le Sénat retint seulement les articles relatifs à l'ouverture de crédits pour l'achat du matériel, qu'il adopta à l'unanimité des 243 votants, renvoyant les autres dispositions à sa commission pour un nouvel examen.

Il s'ajourna ensuite au 9 janvier.

### L'après-midi au Palais-Bourbon

La Chambre, qui avait tout d'abord décidé de siéger aussi le matin, dut renvoyer sa séance à 3 heures de l'après-midi pour attendre la décision du Sénat.

A ce moment, le projet modifié était de retour au Palais-Bourbon. Mais, comme la commission du budget en était saisie, une petite discussion fut improvisée pour attendre le dépôt du rapport de M. Raoul Péret.

Faisant allusion au relèvement des tarifs postaux, M. Lefas demanda au ministre d'user de mansuétude à l'égard des contribuables qui, ignorants des nouvelles dispositions en vigueur, affranchiraient insuffisamment leurs envois.

— Entendu! dit M. Clémentel. Pendant quinze jours, le complément de l'affranchissement sera seul perçu. Il n'y aura pas de pénalités.

Et on parla agriculture.

M. Cosnier se déclara favorable au projet adopté par le Sénat. M. Clémentel affirma que les dispositions votées lui suffisaient pour en assurer l'application, les autres pouvant faire l'objet de décrets. Puis, en attendant M. Raoul Péret, les députés organisèrent un petit jeu parlementaire consistant à poser des questions au ministre.

Infatigable, M. Clémentel répondit à tous.

A M. Aristide Robert, à M. Patureau-Baronnet, à M. Mauger, à M. Noël, à M. Jean Bon, à M. Reboul, à M. Deshayes...

Enfin, M. Raoul Péret arriva et déposa son rapport. En moins de cinq minutes, le texte du Sénat fut alors adopté.

La Chambre ne siégera pas, maintenant, avant le 9 janvier.

Leopold Blond.

## Il faut faire rentrer l'or.

Au début de la séance publique que le Conseil général de la Seine a tenue hier matin, M. Sellier a fait accorder à tout le personnel départemental, une indemnité de vie chère.

L'assemblée a discuté ensuite le budget du département pour l'année 1917.

Les recettes normales s'élèvent à environ 100.600.000 francs, les dépenses à 108.700.000 fr., soit une insuffisance de 8 millions pour laquelle il sera indispensable de faire appel aux contribuables.

Comme conclusion immédiate, l'assemblée a voté l'autorisation pour le département d'émettre 47 millions de bons.

Le Conseil a émis ensuite un vœu tendant à ce que les Chambres votent une loi décidant la frappe spéciale de monnaies d'or, afin de faire rentrer au Trésor les 3 milliards d'or que détiennent encore les particuliers.

Après quoi, la séance a été levée et la session déclarée close. — M. E.

## FAITS DIVERS

**Un tramway emballé.** — A 9 heures, hier soir, par suite du mauvais fonctionnement de ses freins, un tramway Madeleine-Courbevoie a descendu, à une allure vertigineuse, l'avenue de la Grande-Armée, ainsi que l'avenue de Neuilly. Le tramway emballé a renversé sur son passage un taxi-auto, une voiture de blanchisseur et, enfin, il est venu se jeter dans un autre tramway qui stationnait à l'arrêt de la rue d'Orléans.

Le chauffeur du taxi, le cocher de la voiture de blanchisseur, deux voyageurs qui occupaient le taxi et plusieurs personnes qui se trouvaient dans le tramway ont été blessés, mais très légèrement.

**Le feu.** — Hier soir, à 6 heures, un incendie s'est déclaré, 14, place Vendôme, au cinquième étage, dans l'atelier de Mlle Merblitz, artiste peintre.

Les dégâts matériels sont importants.

En organisant les festivals de musique française, où sont interprétées les œuvres des musiciens français mobilisés, MM. Charles Hayet et Francis Casadesus ont réalisé mieux qu'une action patriotique : ils révèlent, à chacune de leurs manifestations, l'abondante nouveauté de nos jeunes compositeurs.

Jeudi, dans la salle du Conservatoire, MM. Albert Roussel, d'une personnalité discrète et profonde; le distingué et souple Jacques Pillois; l'harmonieux descriptif Marc Delmas; le suggestif et tendre Louis Vuillemin et le sensible Reynaldo Hahn, qui est un maître, et MM. L. Maugué et Louis Thirion, tous mobilisés, quelques-uns blessés ou prisonniers, ont discrètement triomphé.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux, on put apprécier un ensemble de nos contemporains : l'*Ouverture de Polyeucte*, enveloppée de mysticisme, de Paul Dukas; une originale *Suite brève*, de Louis Aubert; la *Chasse du prince Arthur*, rythmique, évocatrice, de Guy Ropartz; l'*Hymne funèbre*, véritable « fragment orphique », d'Albert Berthelin et la symphonie du Printemps, dans *Messidor*, de Bruneau, si supérieure aux *Quatre journées*.

De l'école allemande classique, en deuxième partie, l'admirable *Symphonie héroïque*, de Beethoven...

Jules Bernex.

## La 12<sup>e</sup> Matinée nationale

La douzième Matinée nationale a été marquée par une importante allocution du général Mallette, qui a parlé des ouvertures de paix faites par l'ennemi et de la situation militaire telle qu'elle apparaît à ceux qui ont la charge et l'honneur de soutenir dans les tranchées le choc formidable de la guerre.

La partie artistique du programme a fait applaudir Mmes Louise Silvain et Sergine, Mlle Jeanne Campredon, MM. Silvain et A. Gresse, M. André Messager, enfin, qui dirigeait l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.



UNE BONNE SANTÉ

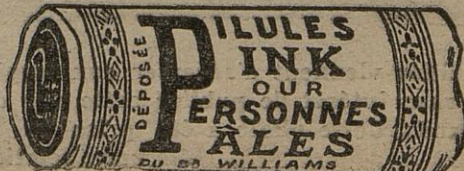
Tout le monde vous la souhaitera,  
seules

LES PILULES PINK

vous la procureront.

Les Pilules Pink font le sang riche, les nerfs bien trempés, les organismes vigoureux. Elles sont le soutien des faibles, des anémiques, des neurasthéniques, des surmenés, des déprimés.

3 fr. 50 la boîte.  
17 fr. 50  
les six boîtes



dans toutes  
les  
Pharmacies.

**MESDAMES**  
Vous obtiendrez un  
soutien en employant  
l'incomparable crème de  
avec sa poudre de riz sans bismuth extra fine  
et adhérente (10 nuances) — Crème 2.50 et 4 frs.  
Poudre 3 et 5 frs. — 8, r. Saint-Florentin, PARIS

**Mme RAMBAUD**



## LES ÉTRENNES DES CONTRIBUABLES

Les nouveaux impôts  
qui entrent  
en vigueur aujourd'hui

Les dispositions votées par la Chambre et le Sénat, dans le projet de douzièmes provisoires, relativement à l'augmentation de certains impôts existant déjà et à la création de taxes nouvelles, ont dès aujourd'hui force de loi.

Nous avons déjà indiqué dans le détail, au fur et à mesure de leur adoption, les dispositions qui modifient les conditions d'application de l'impôt sur le revenu, portant son taux à 10 0/0 et abaissant à 3.000 francs le revenu exonéré, de même que celles doublant les redevances des mines, la contribution sur les voitures, chevaux, mules et mulettes, la taxe sur les billards publics et privés, les cercles, sociétés et lieux de réunion, les gardes-chasses ; celles majorant la taxe sur les bénéfices de guerre, la taxe sur les valeurs mobilières, etc.

A côté de ces dispositions, dont l'administration se chargera d'assurer l'exécution, il en est d'autres dont le public s'apercevra davantage : ce sont celles qui se traduisent par une augmentation des prix et tarifs auxquels il est habitué.

## Les tabacs, cigares et cigarettes

Les tabacs, cigares et cigarettes voient ainsi leur prix augmenter à dater d'aujourd'hui.

Le paquet de caporal ordinaire, de 40 grammes, est porté de 0 fr. 50 à 0 fr. 60.

Le caporal supérieur (tabac bleu), paquet de 50 grammes à 0 fr. 80, est porté à 1 franc. Il va être créé un petit paquet de 40 grammes qui sera payé 0 fr. 80.

Le caporal doux (dénicotiné) ne change pas de prix.

Le paquet de Maryland de 40 grammes, à 1 franc, vaudra dorénavant 1 fr. 10. Il va être créé un petit paquet de 20 grammes à 0 fr. 55.

Le paquet de tabac du Levant, qui était à 1 fr. 40, monte à 1 fr. 75 ; le Levant supérieur, de 1 fr. 75 monte à 2 fr. 25 ; le tabac Vizir, qui était à 2 fr. 10, monte à 2 fr. 75.

Les cigares et cigarettes ont leurs prix majorés dans des proportions analogues.

## Les tarifs postaux

L'augmentation est ici importante. La lettre, jusqu'à 20 grammes, doit maintenant être affranchie à 15 centimes au lieu de 10 centimes, de même que la carte postale.

Le petit bleu (pneumatique) passe de 30 à 40 centimes. Les taxes sur les bons et mandats postaux sont relevées.

Il en est de même des tarifs téléphoniques. La conversation téléphonique locale passe ainsi de 0 fr. 15 à 0 fr. 20. Les prix des abonnements sont augmentés, de même que les taxes télégraphiques.

## Les colis postaux Paris-Paris

Voici les nouveaux tarifs qui entrent en vigueur pour les colis postaux envoyés de Paris pour Paris :

a) Colis déposés dans les agences de concessionnaires : 0 fr. 30 par colis ne dépassant pas le poids de 5 kilos ; 0 fr. 45 par colis de 5 à 10 kilos.

b) Colis enlevés en nombre, par les concessionnaires, au domicile des expéditeurs : 0 fr. 20 par colis ne dépassant pas le poids d'un kilo ; 0 fr. 25 par colis de 1 à 5 kilos ; 0 fr. 30 par colis de 5 à 10 kilos.

## Les spectacles

Au théâtre, en sus du droit des pauvres, le spectateur aura à payer une taxe supplémentaire qui sera : jusqu'à 1 franc, de 0 fr. 10 ; de 1 fr. 05 à 8 francs, de 0 fr. 25, et, au-dessus de 8 francs, de 0 fr. 50. Ceci pour les théâtres ordinaires.

Pour les théâtres subventionnés, deux régimes : ceux subventionnés par l'Etat ne percevront pas de taxe au-dessus de 5 francs, et ceux subventionnés par la Ville ne percevront pas de taxe sur les places d'un prix inférieur à 3 francs.

Pour les music-halls, les chiffres sont un peu plus élevés : jusqu'à 1 fr. 50, 0 fr. 20 ; de 1 fr. 55 à 4 francs, 0 fr. 40 ; de 4 fr. 05 à 8 francs, 1 franc. Quant aux cinémas, l'impôt, très lourd, s'applique sur les recettes brutes mensuelles et s'élève, dans certains cas, jusqu'à 25 0/0 (recettes dépassant 100.000 francs).

## La taxe de guerre

Les impôts nouveaux sont couronnés par une taxe de guerre qui s'applique aux Français mobilisables exemptés, réformés ou retraités avant la 1<sup>re</sup> août 1914 et non rappelés à l'activité ; à ceux classés dans les services auxiliaires et non affectés (sauf pour blessure de guerre ou maladie contractée au service depuis la guerre), en sursis d'appel, en congé ou hors cadre, maintenus dans leurs fonctions ou affectés spéciaux.

Toutes ces catégories auront à payer un impôt de 12 francs, augmenté, pour ceux qui ont à payer l'impôt sur le revenu, de 25 0/0 du montant de l'impôt payé.

Seuls n'auront pas à payer cette taxe : les indigents, les pères ayant quatre enfants mineurs à leur charge, les pères de mobilisés appartenant au service armé, disparus, faits prisonniers, décédés ou réformés en service commandé.

Cochers et chauffeurs augmentent aussi  
leurs tarifs

Ce ne sont pas de nouveaux impôts, mais le résultat est le même. Les Parisiens ont aujourd'hui, en effet, la surprise d'une augmentation des tarifs des fiacres et taxi-autos.

Jusqu'à ce jour, pour 75 centimes, on avait droit à 900 mètres en auto et à 1.200 mètres en fiacre. Sur la proposition de M. Dormoy, le Conseil municipal a raccourci la distance de prise en charge.

A partir d'aujourd'hui, en auto, les 750 premiers mètres coûteront 75 centimes. De plus, pour chaque 10 centimes marqués au débit du cadran du taximètre, la distance parcourue sera de 250 mètres au lieu de 300.

En fiacre, la distance de prise en charge est ramenée de 1.200 à 840 mètres, et la fraction à deux sous de 300 à 280 mètres.

L'Allemagne va incorporer  
les condamnés de droit commun

GENÈVE, 31 décembre. — Un décret, signé des ministres prussiens de la justice, de l'intérieur et de la guerre, prescrit de rechercher les personnes qui ne peuvent actuellement servir dans l'armée par suite de condamnations judiciaires et à qui on pourrait offrir la possibilité d'entrer dans l'armée. Il ne s'agit que d'hommes, aptes au service et ayant l'âge légal. Les malfaiteurs professionnels seront exclus en principe. On examinera, de préférence, les condamnés pour des délits passionnels ou susceptibles d'être considérés comme un égarement passager.

## L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE GAMBETTA

Les membres du comité central de la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines ont accompli hier matin, pour l'anniversaire de la mort de Gambetta, leur pèlerinage annuel aux Jardies, à Ville-d'Avray. M. Sansbœuf, président de la fédération, a rappelé le rôle de Gambetta en 1870-1871 et évoqué avec quelle ardeur et quelle énergie il sut organiser la défense nationale contre l'envahisseur, le même que dans la guerre actuelle :

« L'Allemagne qui nous a attaqués en août 1914, a ajouté l'orateur, et qui depuis occupe sept de nos départements, vient de faire des propositions de paix, mais sans formuler de conditions. Qu'elle sache bien qu'il ne se trouvera jamais un gouvernement, en France, pour souscrire, dans les conditions actuelles, à une proposition de cette nature sans l'assentiment des Alliés et avant que les territoires occupés par l'ennemi ne soient entièrement libérés. Et quand je parle de territoires libérés, j'entends la Belgique, la Serbie, la Roumanie et nos sept départements, y compris l'Alsace-Lorraine, qui, pendant quarante-cinq ans, a été la rançon de nos défaites de 1870. Agir autrement ce serait manquer à tous les engagements pris, ce serait manquer à l'honneur. »

Une branche de sapin et un sachet de terre de l'Alsace reconquise ont été déposés sur le lit mortuaire de Gambetta.

## Le cabinet militaire du ministre de la Guerre

Le ministre de la Guerre a fait choix, pour chef de son cabinet militaire, du colonel d'infanterie breveté Vidalon, qui a commandé une brigade sur le front et qui, en dernier lieu, était chef d'état-major d'une armée.

OBÉSITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION

## LA VIE SPORTIVE



Parisiens contre Lyonnais. — Une sortie de mêlée.

## FOOTBALL RUGBY

Les Parisiens battent les Lyonnais. — Sur le terrain du Parc des Princes, deux équipes étaient en présence : d'une part, celle du Stade Français ; d'autre part, une sélection de joueurs lyonnais.

L'équipe lyonnaise, composée cependant de brillantes unités, mais dont la cohésion n'était pas absolue, n'a pu arracher la victoire aux Parisiens qui ont triomphé par 16 points (4 essais et 2 buts) à 3 (un coup franc).

Les meilleurs joueurs ont été, chez les Lyonnais, Combes, qui réussit le but sur coup franc, et, chez les Parisiens, Lageix, Ollivary et Chapy, qui marquèrent les essais.

Autres matches. — Stade Français (2) bat A.S. Française (1) par 3 points à 1 ; Sporting (mixte) bat Stade Français (3) par 6 points à zéro.

## FOOTBALL ASSOCIATION

Les civils sont victorieux. — Une équipe de poilus, celle de la 152<sup>e</sup> division, était aux prises, hier après-midi, à Arcueil, avec le « onze » de l'Etoile des Deux-Lacs. Cette dernière équipe, renforcée pour la circonstance, a réussi à vaincre les militaires par 8 buts à 1.

La Coupe Interfédérale (I.F.A.). — Région de Paris. — C.A. Boulonnais bat U.S. Suisse par 5 buts à 3 ; Stade Français bat U.S.A. de Clichy par 3 buts à 2 ; A.S. Française bat C.A. de Paris par 3 buts à 1 ; C.A.S. Générale bat E.S. Saint-Maur par 4 buts à 1.

Le Challenge de la F.G.S.P.P. — Equipes premières. — Etoile Sportive Bienfaisance bat J.A. de Drancy par 3 buts à 1.

Autres matches. — Gallia Club bat Enghien Sports par 10 buts à 1 ; U.S. du 1<sup>er</sup> bat J.S. Colombes par 4 buts à 3 ; S.C. Choisy-le-Roi bat British Aviators E.C. par 5 buts à 4 ; C.A. XVII<sup>e</sup> bat U.A.XX<sup>e</sup> par 3 buts à 1 ; Standard bat U.A. Montmartre par 5 buts à 2.

## COURSE A PIED

Le Prix Granger. — Le Comité de Paris de l'U.S.F.S.A. organise pour dimanche prochain une course sur route

destinée à remplacer le Prix Lemonnier. C'est sur le parcours Versailles-Paris que se disputera cette épreuve. L'arrivée aura lieu au stade Jean-Bouin (porte d'Auteuil). Distance : 11 kil. environ.

Cette épreuve portera le nom de Prix Granger.

## TOURISME

La cotisation du Touring Club. — On a pu croire que les décisions de l'assemblée générale modifiaient le coût d'adhésion à notre grand groupement de tourisme. Ce n'est exact qu'en ce qui concerne les cotisations à venir. Tous les sociétaires actuels et ceux inscrits antérieurement au vote de l'assemblée continueront à payer 5 francs pour la France et les colonies et 6 francs pour l'étranger.

## BOXE

Langford défie Willard. — Les journaux américains publient le défi régulier suivant, lancé par Sam Langford au champion du monde Jess Willard :

« Jess Willard a gagné le titre de champion du monde en battant un homme de couleur, et il n'a pas le droit de refuser de mettre son titre en jeu contre moi. En disant qu'il ne matchera qu'un poids lourd blanc, Willard n'a qu'une idée : me fuir ! Je suppose que le public sportif américain ne sera pas dupe, et c'est pourquoi je lance publiquement un défi à Willard pour le championnat. »

Il est probable, dit l'Auto, que Sam Langford ne sera pas plus heureux cette fois que les autres, Willard étant bien décidé à ne pas mettre son titre en jeu contre un boxeur nègre.

## LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M<sup>rs</sup> de Comestibles.

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat ; 2 kg. : 7fr. 05 ; 4 kg. : 13fr. 45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.



# Etrennes utiles

Le 1<sup>er</sup> janvier, 10 heures du matin, chez les de Grigoud. En temps de paix, environ 120.000 francs de rente ; en 1917, pauvres gens ! seulement 50 à 60.000... Aussi, économisent-ils ferme sur ce qui n'est ni le bien-être ni les plaisirs. Ils ? Ce sont, M. de Grigoud, quarante ans, réformé on ne sait comment, ni pourquoi, et Mme de Grigoud (Luce), entre vingt et trente. Les voilà qui montent dans l'auto pour aller à droite et à gauche porter leurs vœux indifférents.

LUCE (s'y engouffrant la première). — Par qui commence-t-on ?

MONSIEUR. — Par l'oncle Paul.

LUCE. — Ce n'est pas le plus âgé.

MONSIEUR (claquant la portière). — Mais c'est le plus riche ! (Et, pendant que l'auto démarre) Que va-t-il bien te donner ?... Toujours très généreux, le vieil oncle !

LUCE (des yeux brillants). — Peut-être une jolie juvénat...

MONSIEUR. — Pour aller le matin au Bois... Eh, hop, hop ! Tu serais rudement chic là-dessus !

LUCE (avec convoitise). — Ou une parure en hermine... J'en ai dit un mot comme cela, l'autre jour, en l'air... (dépitée) Il n'a pas compris...

MONSIEUR. — Il baisse décidément : ses fileuls de guerre l'abrutissent !

LUCE. — Une vraie marotte...

MONSIEUR. — Se flanquer des charges comme ça !

LUCE (haussant les épaules). — Au prix auquel est la vie !

MONSIEUR (marmonnant). — Sans compter les valeurs mortes !

LUCE (nerveuse). — Et les impôts d'après-guerre... Tu verras !

MONSIEUR (catégorique). — Aussi, bien bête qui donne avant ! Ah ! Nous y sommes ! (sautant à terre) Et maintenant, le sourire !

LUCE (dans l'ascenseur). — Pourvu qu'il n'ait pas la grippe !

MONSIEUR (gaiement). — Bah ! Dans un plateau la grippe, dans l'autre l'hermine...

LUCE (de même). — On chasse la première, on garde la seconde !

TOUS LES DEUX (entrant dans le salon). — Bonne année ! Bonne santé !

MONSIEUR (l'accent ému). — Mon cher oncle !

LUCE (avec effusion). — Cher petit oncle !

L'ONCLE PAUL. — Sont-ils gentils ! (les imitant) Cher oncle !... Cher petit oncle !... (finement) Qui est-ce qui vient chercher ses étrennes ?...

MONSIEUR ET LUCE (jouant l'indignation). — Oh !... Mais ce n'est pas cela...

L'ONCLE PAUL (riant). — Pft ! Ce n'est pas cela... mais c'est cela quand même !...

LUCE. — Pas du tout !

L'ONCLE PAUL (malicieux). — Comme cela tombe bien ! Je suis, à fond de cale !

MONSIEUR (bas). — Flûte pour la jument !

LUCE (de même). — Et pour la parure...

L'ONCLE PAUL. — Pourtant, ne te désolais pas...

LUCE (rendissant à l'espoir). — Je vous assure que...

L'ONCLE PAUL. — ...Que tu serais joliment vexée, hein, si tu paraisais les mains vides... Alors, ne voulant rien acheter, j'ai fouillé dans mes affaires : vieux tableaux, vieux meubles, vieilles dentelles...

LUCE (anxieuse). — Et ?

L'ONCLE PAUL (s'amusant à la faire languir). — J'avais pensé à ce Rembrandt... tu sais, cette Vierge authentique...

MONSIEUR ET LUCE (ravis et se poussant du coude). — Oh ! Admirable !

L'ONCLE PAUL (moqueur). — Mais allez donc fiche du Rembrandt dans votre salon bonbon fondant... avec des meubles de poupée !

MONSIEUR (essayant un raccrochage). — Qu'importe !

L'ONCLE PAUL (décisif). — Non : cela jurerait !... J'ai donc recherché cette rivière de diamants qui me vient de ma mère...

LUCE (clignant de l'œil vers Monsieur). — Elle est superbe !

L'ONCLE PAUL (taquin). — Oui, mais quand la mettras-tu ? Pas d'occasion de la montrer ni de faire enrager les amies : alors, à quoi bon ?... Restaient les dentelles...

LUCE. — Oh ! Comment vous remercier ?

L'ONCLE PAUL (riant). — Inutile : je les garde !... Maintenant, devine !

LUCE (avec une moue). — C'est difficile...

L'ONCLE PAUL. — Mais non, je vais t'aider : c'est quelque chose... que j'aime beaucoup...

LUCE (triumphante). — J'ai trouvé : votre piano à queue !

L'ONCLE PAUL. — Comme tu y vas !... Mazette !... Non, non... (reprénant) ...que j'admire énormément...

MONSIEUR (n'osant y croire). — Votre marbre de Falguière...

L'ONCLE PAUL. — Halte-là ! Qu'est-ce qui va me rester ? Ils me dépouillent, les scélérats !... Voyons, voyons, quelque chose dont je ne me séparerai pas sans peine...

LUCE (refusant pour la forme). — Mais alors, vous en privez...

L'ONCLE PAUL (bonnement). — Sois tranquille ; c'est un article couru, il est vrai... mais très abondant et remplaçable...

LUCE. — Alors quoi ?

L'ONCLE PAUL (riant). — Comment ! Vous ne trouvez pas ! Mais toutes les femmes en ont ! (avec une feinte pitié) Il n'y a que toi, pauvre petite, pour en être privée !

LUCE (étonnée). — Que moi ?...

MONSIEUR (piqué). — Je ne suis pourtant pas si pingre !

L'ONCLE PAUL. — Alors, vous donnez votre lan- gue... Un, deux, trois...

LUCE (curieuse). — Allez-y !

L'ONCLE PAUL (sortant de sa poche un petit pa- pier). — Voilà !

LUCE (tendant le cou). — Vous m'intriguez ! (et tandis que Monsieur se penche sur son épaule, elle lit à mi-voix) Dumont, Anatole-Eugène, 9<sup>e</sup> compa- gnie, secteur postal 000. (puis, les yeux ronds) Qu'est- ce que c'est que cela ?...

L'ONCLE PAUL (ironique). — C'est l'adresse d'un pauvre poilu ! Un brave garçon, va, tu verras !... (se frottant les mains) Un de mes fileuls que je te donne pour étrennes...

M.-L. Arsandaux.

## BLOC-NOTES

### LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : demain mardi, Saint Basile.  
— S. Exc. le marquis Negrotto de Cambiaso, le nouveau mi- nistre d'Italie en Egypte, est arrivé au Caire.

### BIENFAISANCE

— La Compagnie des Agents de Change de Paris vient de faire remettre à M. le préfet de la Seine une somme de 20.000 francs destinée à être répartie entre les pauvres des vingt arrondis- sements de Paris.

— M. Robert Bacon, ancien ambassadeur des Etats-Unis d'Amé- rique à Paris, a également fait parvenir un don de 10.000 francs pour les familles nécessiteuses de Paris à M. Laurent, préfet de police, qui s'est empressé de l'envoyer immédiatement au direc- teur de l'Assistance publique.

### MARIAGES

— En l'église des Parcs-Fontaines (Calvados), vient d'être béni le mariage de notre confrère M. Georges Goyau avec Mlle Ju- liette Heuzey.

### NAISSANCES

— La marquise de Roquemaurel a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Guy.

— La comtesse Ghislain de Maigret a donné le jour à un fils : Jean-Louis.

### DEUILS

Morts pour la France :

JACQUES LEVESQUE DE BLIVES, maréchal des logis au 5<sup>e</sup> chas- seurs. — JOSEPH LAFFARGUE, maréchal des logis au 1<sup>er</sup> hussards, âgé de cinquante-cinq ans. — ANDRÉ GAZERES, caporal au 1<sup>er</sup> d'infanterie, fils du colonel Gazerès. — GEORGES AUZENAT, capo- ral au 1<sup>er</sup> chasseurs alpins.

— Les obsèques de M. Georges Dufayel auront lieu à Saint- Philippe-du-Roule, le mardi 2 janvier, à 11 heures du matin. On se réunira à l'église, où la lettre de faire-part servira de carte d'entrée. Après le service, le corps sera déposé provisoi- rement dans un caveau de l'église.

On est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes.

Nous apprenons la mort : Du vicomte Alphonse de Ber- mingham, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre- vingt-neuf ans, père du baron Jacques de Bermingham, adjudant interprète au front de l'armée russe, et de la comtesse de La Horie.

De M. Pierre de Carbuccia, avocat à la Cour d'appel de Bastia, décédé à soixante-six ans ; de son mariage avec Mlle de Cham- bine, il laisse trois enfants :

De M. Paul Kaestelin, docteur ès lettres, professeur au col- lège Stanislas, décédé à quarante-quatre ans ;

Du docteur américain Hugues Pike, décédé à Paris, chevalier de la Légion d'honneur ;

Du comte d'Aure, ancien consul général de France, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-dix-huit ans ;

De M. Alexandre Mesnier, avocat honoraire près la cour d'ap- pel de Paris ;

De M. Arthur Cléry, architecte voyer honoraire de la ville de Paris, décédé à soixante-dix-neuf ans ;

Nancy à quatre-vingts ans, veuve du savant docteur, directeur de l'Ecole de pharmacie de Nancy, assassiné en 1901.

FEUILLETON D' " EXCELSIOR " DU 1<sup>er</sup> JANVIER 1917  
2  
E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

# L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

## PREMIERE PARTIE

### LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

I  
En instance de divorce

— ... M. Weimer, venu de Suisse, entra à l'usine. Le commerce et le traitement du fer étant aussi sa spécialité, mon père trouva en lui un employé pré- cieux. Grâce à sa haute intelligence des affaires, sa connaissance des procédés nouveaux étrangers, ses relations, il se fit dans la maison une place prépon- dérante. Sous son impulsion l'usine eut une acti- vité jusqu'alors inconnue. Notre père, reconnaissant, le nomma bientôt co-directeur intéressé, puis il l'introduisit dans son intimité. Il devint ainsi le commensal de cette maison où il n'entraît que pour faire mon malheur.

« C'est à partir de cette époque que commença mon calvaire. Malheureusement, mon frère était encore très jeune, absorbé par ses plaisirs : il ne pouvait me défendre ni me conseiller. Otto Weimer avait une sœur, Mlle Charlotte Weimer, de six ou sept ans plus âgée que moi. Il la fit venir d'Alle- magne où elle habitait avec sa mère et nous la pré-

senta. Elle était belle, sérieuse, grave. Mon père lui fit un chaleureux accueil, et bientôt cette femme prit sur lui un ascendant moral extraordi- naire. Mon frère et moi, nous nous sentîmes me- nacés. Mon frère essaya alors de reprendre sa vraie place auprès de mon père. Il y serait peut-être parvenu, si les Weimer ne se fussent mis en tra- vers. Otto traita mon frère en employé subalterne, Charlotte exagéra, en les rapportant à mon père, ses peccadilles de jeune homme...

« Mon frère, poussé à bout et résolu à briser ses ennemis ou à l'être lui-même, essaya en vain de démasquer l'intrigue et de montrer à mon père dans quel piège odieux il se laissait tomber. Il ne réussit qu'à se faire mettre à la porte. J'allais avoir vingt ans...

« Charlotte Weimer, qui avait longuement et soigneusement préparé son jeu, se démasqua. Pendant ce temps son frère avait pris une situa- tion encore plus importante. Elle manœuvra alors si adroitement que personne ne devina ses pro- jets. Elle déclara qu'elle ne se marierait qu'autant que son frère Otto se marierait lui- même, qu'elle ne songerait à son propre bonheur qu'autant que le sien serait assuré.

« Croyant vaincre une partie des scrupules, ou plutôt satisfaire une partie des ambitions de M. Weimer, mon père se l'associa, à ce moment, comme co-directeur à part égale. L'événement ne fit pas fléchir la volonté de Charlotte. Alors, com- plètement affolé par cette femme, qu'il aimait, sans vouloir tenir compte de mes goûts, de mes aspirations secrètes, ni même d'une répulsion que je ne cachais pas, mon malheureux père décida que je deviendrais la femme de M. Weimer.

« J'étais jeune, monsieur le juge. Placée entre trois êtres dont la volonté s'unissait contre la mienne, je fus vaincue... Mon frère, qui s'était engagé et se battait au loin, en Afrique, n'avait pu, dans la circonstance, m'être d'aucun secours.

« L'époque fatale arriva : j'avais accueilli mon mal avec courage, et puisque j'y étais forcée, j'étais résolue à devenir, sinon une femme ai- mante, du moins une femme résignée, et décidée à faire loyalement le devoir qu'on lui imposait. C'est dans ces conditions que je connus ce jour du mariage qui rend tant de jeunes femmes heureuses... Il ne devait m'apporter que des amer- tumes, des déceptions... des hontes. »

Il se fit un silence ; la plume du greffier cessa de grincer.

Mme Weimer reprit la parole :

« Mon mari fut correct deux mois.

« Charlotte Weimer, estimant son but atteint en ce qui concernait son frère, travailla pour elle. Elle se fit constituer par notre père, dont l'aveu- glement était sans remède, une fortune impor- tante en titres et en argent.

« J'aurais passé sur ces choses si j'avais été heu- reuse, mais je ne l'étais pas : je protestai. Mes protestations creusèrent davantage le fossé qui existait entre mon père et moi. Je devins mère. J'espérais qu'à défaut d'autres sentiments, dont je ne souhaitais pas la venue, mon mari me témoi- gnerait du moins le respect que j'étais en droit d'attendre. Je m'étais encore grossièrement trom- pée. Mon mari m'abandonna tout à fait, vivant ou- vertement au dehors... Aujourd'hui, monsieur le juge, mon père me considère comme l'ennemie de son repos ; je n'ai plus de mari, plus d'enfant, — et mon frère est parti pour toujours, peut-être. »

La voix de la jeune femme tremblait.

Le juge jeta un regard au greffier, attendant qu'il eût fini d'écrire pour reprendre son interro- gatoire.

« Avez-vous des témoins des brutalités et des humiliations dont vous avez été l'objet ?

— Oui, monsieur le juge, tous mes domestiques,



## THÉÂTRES

## PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

*Le Bourgeois gentilhomme*, donné hier en matinée, a fait réaliser à la Comédie sa plus forte recette depuis le commencement de la guerre : 9.484 francs !

Malheureusement, le spectacle était trop long. On nous a d'abord représenté *Le Mariage de Hoche*; cette fois, Grand savait son texte; il a fort agréablement joué son rôle de Hoche; Numa est toujours sincère et bougon, dans le général de Belle; mais l'agrément du petit acte de M. Aderer, réside surtout dans l'interprétation de Mmes Léconte et Huguette Duflos; la première, alerte, pimpante, d'une exubérance si naturellement vraie qu'elle crée de la vie autour d'elle; la seconde, d'une séduction si enveloppante et si impérieuse par sa tenace douceur, qu'il faudrait qu'elle eût affaire à un aveugle ou à un sourd, en un mot, à un être dépourvu de toute sensibilité pour ne le point séduire en quelques instants. Voilà quatorze mois à peine que Mme Huguette Duflos a débuté dans *Sostrate et sa femme*; elle a déjà conquis le public de la Maison, qui la compte désormais au nombre de ses comédiennes préférées, et je puis conclure sans exagération que les deux rappels dont la salle a gratifié *Le Mariage de Hoche* étaient surtout un hommage rendu à Mmes Léconte et Huguette Duflos.

Immédiatement après cet acte, et dans ce même décor, Mme Bartet est venue nous lire des extraits des *Légendes de France*, de M. Saint-Georges de Bouheller : *Quand nous reverrons-nous ? Le ressuscité. Chant britannique*. Je ne discute ni la qualité des vers, ni les mérites incontestés de la lectrice, mais cet intermède était bien inutile. Les récitations et lectures, si goûtées pendant les premiers mois de la guerre, ne sont plus du goût des spectateurs de 1916-1917; elles ne correspondent plus à l'état d'esprit et d'âme du public; si bien que Mme Bartet, nous annonçant, après son « numéro » qu'Albert Lambert fils, souffrant, faisait savoir au dernier moment qu'il ne pourrait dire les vers de Henri de Bornier inscrits au programme, nous avons tous applaudi avec plaisir la messagère de cette heureuse nouvelle... car nul n'a cru à une sérieuse indisposition du sympathique tragédien.

Enfin, le rideau s'est levé sur *Le Bourgeois gentilhomme* et d'un bout à l'autre de l'adorable comédie de Molière, rires et bravos ont souligné les répliques du maître, l'exquise fantaisie du protagoniste et la très belle interprétation de tous ses camarades.

Je poursuis donc mon examen des titulaires des différents rôles de *Bourgeois*. Mlle G. Robinne est une éblouissante Dorimène; un murmure flatteur l'accueille à son entrée; c'est le moins que l'on doive à sa beauté rehaussée par la riche élégance de son ajustement. Mais Dorimène n'est pas une froide coquette; elle a beaucoup de cœur; elle estime qu'une femme « s'engage insensiblement chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages » de la passion de son soupissant, que les présents dont Dorante l'accable la hient, et « la feront venir insensiblement au mariage dont elle était si éloignée ». Cette délicatesse, il est vrai, se trouve mise au service d'un faiseur, ce qui rend le personnage vraisemblable. Il faut donc que

l'interprète de Dorimène pare la figure de la jeune veuve d'une grande bonté, et Mlle Robinne y parvient sans peine.

Berr est d'un comique bien amusant dans le Maître de Philosophie; s'il ne possède pas cette sorte de plaisante folie qui faisait de la composition de Got un type d'une extravagante cocasserie, il n'en est pas moins fort drôle par la sincérité de sa conviction.

Dehelly et Croué sont parfaits dans Cléonte et Co-vielle qu'ils avaient déjà interprétés, ainsi que Ravet et Falconnier dans le Maître d'armes et le garçon tailleur.

Lehmann, Lafon, Mlle Nizan jouent de convenable façon le maître de musique, le maître tailleur et Lucile. Je me propose de consacrer une note entière au maître de danse, excellemment tenu par Denis d'Inès.

Le soir, pour finir l'année 1916, la Comédie représentait *La Marche Nuptiale*.

Emile Mas.

A l'Opéra. — Programme de la semaine : Jeudi 4 janvier, *Samson et Dalila*; samedi, *Patrie*; dimanche, *Thaïs*.

La musique à l'Académie des Beaux-Arts. — L'Académie des Beaux-Arts a procédé à l'élection de ses président et vice-président pour 1917 : M. Théodore Dubois, ancien directeur du Conservatoire, a été élu président, et le peintre Ferdinand Humbert vice-président.

A Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, la *Revue anticafardiste*. Demain mardi, matinée à 2 h. 30.

« Les Nouveaux Riches ». — Nous avons eu les *Nouveaux Pauvres* à la Comédie-Française; nous aurons prochainement les *Nouveaux Riches*, au théâtre Sarah-Bernhardt. Ces trois actes ont pour auteurs MM. Abadie et Raymond de Gessé.

LUNDI 1<sup>er</sup> JANVIER

## La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, le *Mariage de Figaro*. Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Louise*. Odéon. — A 2 h. 15, *Marie Tudor*. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Les Cloches de Corneville*. Môme spectacle que le soir : Antoine. 2 h. 30 : *Apollo*, 2 h. : *Ba-Ta-Clan*, 2 h. 30 : *Athénée*, 2 h. 30 : *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 : *Capucines*, 2 h. 30 : *Châtelet*, 2 h. : *Cluny*, 2 h. : *Th. Edouard-VII*, 2 h. 45 : *Gaieté*, 2 h. 30 : *Grand-Guignol Gymnase*, 2 h. : *Michel*, 2 h. 45 : *Nouvel-Ambigu*, *Porte-Saint-Martin*, 2 h. : *Palais-Royal*, 2 h. 30 : *Réjane*, 1 h. 30 : *Renaissance*, 2 h. 30 : *Scala*, *Variétés*, 2 h. 15.

## La Soirée

Opéra. — A 7 h. 30, jeudi, *Samson et Dalila*. Comédie-Française. — A 8 h. 30, le *Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — A 7 h. 30, la *Fosca*, *Lumière et papillons*. Odéon. — A 7 h. 30, *Severo Torelli*. Trianon-Lyrique. — A 7 h. 45, le *Grand Mogol*. Antoine. — A 8 h. 30, le *Crime de Sylvestre Bonnard*. Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*. Châtelet. — A 7 h. 30, *Dick*, *roi des chiens policiers*. Gymnase. — A 8 h. 30, la *Charrette anglaise*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, la *Roussotte*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis* ! Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Mpame et son filleul*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazoné*. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Algon*. Apollo. — A 8 heures, *les Mairis de Strette*. Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 15, *Crème-de-Menthe...* All ! revue ; la *Clef* ; *Aux Chandelles* ! Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*. Renaissance. — A 8 heures, la *Guerre et l'Amour*. Scala. — A 8 heures, la *Dame de chez Maxim*. Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30 la *Revue anticafardiste*. Olympia (Central 44-38). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, *Mademoiselle Cy-clone*, le *Noël au Poilu*. Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Arcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Patrie*, le *Masque aux dents blanches* (8<sup>e</sup> épisode), *Une partie de pêche*. Actualités militaires.

## La fermeture des théâtres

Nous avons dit que les directeurs de théâtre, au cours d'une récente réunion, avaient envisagé la fermeture de leurs établissements au cas où la taxe supplémentaire dont ils étaient menacés serait intégralement maintenue. Or, les voilà devant le fait accompli : cette taxe a été, en effet, adoptée sans atténuation par le vote, au Sénat, de la loi de finances apportant pour tout le monde, en cette période d'étreintes, de nouvelles séries d'impôts.

Les amateurs de films, de sketches, de revues, de comédies légères ou de tragédies classiques vont-ils être, du jour au lendemain, privés de leur plaisir favori ? On peut le croire, car si les directeurs ferment leurs portes le public économisera chez soi de quoi satisfaire aux charges nouvelles, et si ces portes restent ouvertes, il est permis de supposer que les intéressés ne feront pas cortège devant les guichets pour obtenir à prix d'or ce papier de contributions, déjà si surchargé, qu'on appelle un billet de théâtre. Nos économistes verront alors qu'il n'est pas de matière impossible plus fuyante qu'un coupon de loge ou de fauteuil d'orchestre, mais d'ores et déjà ceux qui vivent des industries du spectacle tiennent l'expérience pour dangereuse, l'exploitation d'un théâtre, pleine de risques en temps ordinaire, étant devenue si difficile depuis la guerre que l'on a vu les plus habiles directeurs avoir recours aux plus modestes combinaisons.

L'un d'eux nous a déclaré : « Il semble que l'on veuille moins imposer que brimer le plus benévole des contribuables. On a tort. On compromet à plaisir l'une des ressources de Paris, et les gens qui cèdent à des préoccupations d'ordre moral oublient que nous abandonnons des sommes considérables à l'Assistance publique et qu'il n'est pas une industrie s'occupant autant que la nôtre d'œuvres de bienfaisance et de solidarité. A-t-on besoin de quelque chose ? Tout aussitôt on pense à nous. Nous sommes très flattés, mais cela nous est une raison de plus pour vouloir vivre. Fermerons-nous pour ne pas accepter de nouveaux risques de faillite ? C'est la solution radicale, que nous discuterons dans notre plus prochaine réunion. »

LA DANSE  
MOLLETTIERE



THE PRATIC

Trois courbes - a spirale rectifiée  
ne comprime pas  
ne s'effrange pas  
lisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins  
Paris, Province, Colonies, Etranger  
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne  
ORLEANS (Tél. 4-33)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

tous ceux qui vivaient autour de nous ou auprès de nous.

— Vous aurez l'obligeance de m'envoyer la liste de ces témoins. Je les convoquerai, mais ce sera pure formalité. Vous avez pour divorcer la meilleure raison du monde, puisque votre mari vous a abandonnée.

Le juge se leva. L'entrevue était terminée.

Cependant M. Bauchard ajouta :

— Votre fillette est toujours aux Dames de la Visitation de Saint-Germain ?

Mme Weimer fit un signe d'assentiment.

— Vous avez le droit de la voir le jeudi, mais vous pouvez avancer votre visite au mercredi soir.

— Je l'ignorais, dit la jeune femme.

— Je vais vous en donner l'autorisation.

M. Bauchard rédigea cette autorisation et la tendit à la jeune femme.

— Je vous convoquerai en conciliation mercredi prochain, et nous verrons si les choses ne peuvent encore s'arranger.

Mme Weimer secoua négativement la tête :

— Je veux ma liberté, monsieur le juge, j'ai payé assez cher le droit de la recouvrer.

Le juge eut un geste imprécis, ouvrit la porte de son cabinet et s'inclina.

Mme Weimer se retrouva dans les galeries encore très émue, le cœur troublé par tous ces souvenirs remués en une heure. Elle avait besoin de calme, de repos. En montant dans sa voiture, elle donna l'ordre à son chauffeur de la conduire à Notre-Dame.

Comme tous les êtres tendres, Madeleine avait besoin de se recueillir. Et lui fallait, après tout, le tumulte de son âme le silence et le repos. L'idée qu'une église lui offrirait cet asile se présentait d'elle-même à son esprit. Elle s'y rendait avec le désir de retrouver dans la méditation et la prière les heures à peu près insouciantes de

son enfance — retour nostalgique vers un passé aboli et regretté.

L'immense vaisseau de pierre était presque désert, plongé dans une sorte de crépuscule qui semblait monter du sol. En haut, les vitraux et les rosaces resplendissaient sous la lumière du soleil de toutes leurs riches couleurs. Des rais de lumière rose, violette, rouge, s'allongeaient et palpitait dans l'atmosphère grise et tranquille. Des bruits de pas assourdis traînaient dans le silence.

Madeleine s'agenouilla dans un coin très obscur. Ses lèvres murmurèrent une oraison familière, puis sa rêverie douloureuse formula sa pensée :

— Se peut-il, mon Dieu, que tant d'êtres soient si malheureux ! Qu'ont-ils fait pour être abandonnés de vous ?

Sa rêverie flotta... Elle se sentait heureuse, soulagée de se trouver là, seule, oubliée, oubliée, dans cette atmosphère d'ombre et de silence.

Bientôt un souvenir, dominant les autres, vint s'implanter dans sa pensée. Ce souvenir était doux et cruel. C'était le souvenir de son premier, de son unique amour.

Quelque temps avant son mariage — elle avait alors dix-huit ans — son frère l'avait présentée à un jeune homme de son âge, Lionel d'Orval de Trévenez, qui venait de sortir de l'Ecole navale avec le grade d'aspirant.

La présentation avait eu lieu à Cherbourg au cours d'un bal donné par l'amiral préfet maritime; car la famille Bernandois possédait aux environs de cette ville une importante propriété où elle villégiaturait d'ordinaire pendant les mois d'été.

A l'issue du bal, on s'était, de part et d'autre, promis de se revoir. André, qui aimait Lionel comme un frère, l'avait alors amené chez lui. Il avait fait avec Madeleine plus ample connaissance. Puis les visites avaient succédé aux visites, les parties de plaisir aux parties de plaisir.

L'ami du frère était vite devenu l'ami de la sœur : camaraderie d'excursion, de promenades en mer, le jeu de tennis; puis, sentiment plus doux, plus tendre...

L'éternelle chanson d'amour résonna dans le cœur de Lionel comme dans celui de Madeleine.

Mais Lionel était pauvre et fier.

Il était pauvre et savait qu'aux yeux de certaines gens la pauvreté est la pire des tares.

D'ailleurs, comment imaginer, admettre que M. Bernandois pourrait consentir à marier sa fille avec un officier dont l'avenir ne répondait en aucune façon à ses prétentions d'industriel plusieurs fois millionnaire ?

Comment oser formuler une demande en mariage devant cet homme splendide, froid et pratique, dont le seul Dieu semblait être l'argent ?

Lionel se tut.

Madeleine attendit en vain l'aveu tant espéré. De guerre lasse, elle crut qu'elle s'était trompée, et elle souffrit, de son côté, sans oser rien dire...

Sur ces entrefaites, le jeune aspirant reçut l'ordre d'embarquer sur le *Bouvet*, qui appareillait pour le Japon.

Les deux jeunes gens se séparèrent dans le plus grand trouble, mais sans rompre encore le silence qui semblait s'eller leurs lèvres. Leur idylle avait duré six mois... Six mois de bonheur inavoué, de tendresse cachée, d'espoirs dissimulés...

Dans la nef de Notre-Dame, Madeleine Weimer s'efforçait de s'imaginer ce qu'aurait été sa vie, aux côtés de celui qu'elle avait tant aimé. Mais elle était trop près encore du Palais de justice pour oublier totalement la visite qu'elle venait d'y faire... D'ailleurs, n'avait-elle pas le devoir d'y penser, à cette visite, de descendre au fond de sa conscience afin de juger ses déclarations ? Ses méditations sur ce thème douloureux durèrent encore longtemps.

(A suivre.)



## SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MEUSE



LES RUINES DU VILLAGE DE VACHERAUVILLE



NOS POILUS DANS LES TRANCHEES PRISES AUX ALLEMANDS

Ces deux paysages de guerre ont été photographiés aux abords de Verdun lors de notre dernière offensive. On y voit notamment un aspect d'un des villages conquis, celui de Vacherauville, qui fut enlevé de haute lutte par nos poilus en quelques heures. Par l'autre document, on peut se rendre compte du bouleversement profond qui résulta de la bataille. C'est l'image même de toute cette région meusienne.